

FRANCOIS PERCHET

Autobiographie

Chartres, juillet 2000

Autobiographie

Chartres, juillet 2000

CHRONOLOGIE

1903 - naissance de Germain Perchet

1911 - naissance de Suzanne Bonnet

1926 - mariage Germain x Andrée Vallet

1928 - naissance Janine

1930 - naissance Jean-Bernard

1932 - décès Andrée Vallet

1934 - mariage Germain x Suzanne Bonnet

1936 - naissance François

1935 - naissance Marie-Odile

1938 - naissance Alain

1941 - naissance Marie-Ange

1942 - arrivée à Meursault

1945 - naissance Dominique

1936 - retour à Dijon

1955 - engagement dans l'armée

1958 - début dans l'industrie pétrolière

1964 - mariage avec Claude Sévin

1964 - début dans l'industrie du bâtiment

1969 - arrivée à Tours

1952 - mariage Janine x J.C. Callerand

1954 - mariage Jean-Bernard x B. Briot

1956 - mariage Marie-Odile x M. Garde

1960 - départ en retraite de Germain

1964 - mariage Marie-Ange x J.M. Mir

1964 - mariage Alain x AM. Kaiser

1969 - mariage Dominique x M.J. Chaudat

1972 - naissance d'Olivier

1981 - arrivée à Chartres

1983 - décès de Suzanne

1984 - décès de Germain

1994 - préretraite

PREMIERS SOUVENIRS

Mes premiers souvenirs sont liés à des scènes de la débâcle de juin 1940 alors que mon père avait décidé d'évacuer toute la famille au sud de la Loire, là où selon les rumeurs, devait s'installer une ligne de démarcation.

Nous étions plusieurs familles, peut-être vingt personnes, installées sur une plateforme remorquée par le puissant tracteur d'un lointain cousin qui hâlait les péniches près de Saint-Jean-de-Losne. Nous emportions aussi les dossiers des contributions indirectes que mon père voulait sauvegarder en fonctionnaire très consciencieux.

...franchissement de la Saône sur le pont de Seurre après de longues tractations avec les militaires qui se préparaient à le faire sauter. La présence des dossiers fut certainement un bon alibi pour nous laisser passer,

...essai infructueux pour remorquer un canon ! il sera culbuté dans le fossé et abandonné,

...refuge dans une soue à cochons pendant une alerte.

La famille restera quelques semaines en Auvergne, à Génestine, puis rentrera en Côte-d'Or.

Quelques images d'incendies ou de rassemblements de troupes sont trop vagues pour être rattachées à des événements historiques précis.

D'autres souvenirs beaucoup plus paisibles ont pour cadre notre appartement au premier étage du 15 de la rue Pasteur à Dijon.

...Séance de cinéma : « Chariot patineur » le jour où mon père avait loué un projecteur de cinéma muet,

...fabrication de caramels en faisant fondre du sucre sur la plaque de la cuisinière à gaz,

...plantation de fèves dans deux pots, pour mon frère Alain et pour moi-même, disposés sur le balcon,

...séance de chahut avec mon frère Jean-Bernard au cours de laquelle nous avons déchiré un immense tableau en très mauvais état représentant une scène épique. Mon père récupérait des croûtes pour peindre ses paysages, économisant ainsi l'achat de châssis.

1942. MEURSAULT SOUS L'OCCUPATION ALLEMANDE

Peu d'uniformes vert-de-gris dans le bourg mais l'activité était intense sur la nationale 74 Dijon-Lyon. J'ai le souvenir précis du passage d'un convoi transportant une énorme vedette pour lequel on avait abattu un immeuble gênant sur un carrefour. Un jour, tous les hommes valides furent réquisitionnés pour creuser des tranchées individuelles tout le long de la nationale. Pour mon père ce fut une journée mémorable car il fut mis en tandem avec l'abbé Péduzzi, un mystique vivant de jeûne et d'extases. Heureusement, en fin de journée des voisins charitables leur prirent les outils des mains pour terminer leur corvée. Après la libération, nous eûmes l'occasion de revoir cette zone, plusieurs trous étaient rebouchés et surmontés d'une croix en bois. Les mitrailleurs de trains étaient fré-

quents et les avions passaient à basse altitude au-dessus du bourg, c'était le spectacle à l'état pur sans aucune impression de danger. Fréquemment, des centaines de petites croix scintillaient à très haute altitude dans le ciel. C'étaient les bombardiers alliés dont on entendait assez distinctement le ronflement des moteurs.

L'alimentation de notre famille nombreuse fut certainement le souci principal de mes parents mais je n'ai pas le souvenir d'avoir souffert des privations. Mon père élevait des lapins, des poulets et consacrait ses loisirs au jardinage. Ma mère, excellente ménagère et couturière, parcourait la campagne à bicyclette pour rapporter quelquefois un litre de lait seulement. Le glanage des épis après la moisson ou la récolte des mauvaises herbes entre les rangs de vigne, par Jean-Bernard et moi-même, fournissait un appoint non négligeable. Les rations de pain étaient soigneusement réparties et après les repas, chacun enveloppait ses restes et croûtons dans sa serviette de table.

Il fallait être économe et ingénieux. Savoir raffiner le sel ou fabriquer du sucre, de la mélasse, avec des betteraves, torréfier l'orge pour faire un ersatz de café. Il fallait détricoter les vieux pulls, tanner les peaux de lapin pour confectionner des moufles et des manchons, découdre les boutons de plâtre avant chaque lessive, retourner les enveloppes et écrire entre les lignes des cahiers usagés.

Tout le monde souffrait d'engelures aux pieds, par manque de vitamines, ce qui nous contraignait à chausser des sabots de bois, confortables et un peu bruyants, mais surtout excellents pour les glissades.

1944. LIBÉRATION DE MEURSAULT

Le bourg était situé un peu à l'écart et les rumeurs tenaient lieu d'information. Il y eut cependant un signe révélateur le jour où les Allemands réquisitionnèrent les bicyclettes.

Un soir précédant la libération, le spectacle est dans le ciel car il est constellé par les petits flocons blancs des tirs de la DCA. Nous contemplons ce phénomène inhabituel depuis notre chambre lorsqu'une immense lueur rouge illumine tout le ciel puis, longtemps après, peut-être vingt secondes, retentit une forte détonation. Nous apprendrons le lendemain que les Allemands ont fait sauter le pont du chemin de fer de Chagny.

La veille de la libération, en fin d'après midi, les tirs de mitrailleuse et de canon provenant de la direction de Chagny, deviennent plus nourris et beaucoup plus distincts. Des voisins juchés sur le toit d'un immeuble nous précisent : « ce sont les Américains car ils ont des fanions à leurs véhicules ».

Nous passons la nuit dans la cave d'une vieille dame, Madame Poilleau, qui communiquait avec la nôtre. Le lendemain, comme tout était étrangement calme, Jean-Bernard part aux nouvelles. Dehors, des soldats américains, des noirs, remontent prudemment la rue en rasant les murs et ils font signe à mon frère de se mettre à l'abri. Cependant, quelques minutes plus tard toute la population est dans la rue où est stationnée une colonne de chars. Un militaire nous demande de l'herbe pour son lapin tandis que le laitier, mitrailleuse au point, traverse Meursault en exhibant fièrement un Allemand qu'il a fait prisonnier lui-même. L'après-midi, je suis au spectacle devant la mairie de Meursault (la kommandantur de « La Grande Vadrouille ») là, les prisonniers sont rassemblés, ils ar-

rivent par petits groupes encadrés par des jeunes FFI. Deux femmes sont tondues par le garçon coiffeur, c'est la fête !

Une partie des chars contournèrent Meursault par la montagne, à travers les célèbres vignobles, pour couper la route aux Allemands qui se repliaient. Du haut de la montagne, ils firent, paraît-il un massacre et plusieurs semaines plus tard les fossés étaient encore encombrés de véhicules calcinés. Une seule maison fut atteinte par un obus à Auxey, la guerre était passée dans cette région déjà très riche sans aucune destruction.

Un jour, la municipalité lance un appel pour collecter de la nourriture pour les camps de prisonniers. Mon père fait donc enlever son vieux stock de pommes de terre toutes ratatinées et germées. La corvée de ramassage est effectuée par des prisonniers qui se confondent en remerciements. Certains me paraissent plus âgés que mon grand-père. Je me souviens encore du regard d'un homme, au visage tout ridé, et j'ai senti qu'il devait voir à travers moi le souvenir d'un petit-fils.

1944. PENSIONNAT SAINTE-MARIE À CHAGNY

Le pensionnat Sainte-Marie, libéré par l'armée allemande quelques semaines auparavant seulement rouvre ses portes. Pour mes parents, catholiques très pratiquants et même militants (mon père animait la Légion de Marie), les écoles communales de Meursault ne pouvaient pas convenir pour l'éducation de leurs enfants. Pour la même raison, Jean-Bernard rejoignit le seul internat catholique du département : le petit séminaire Saint-Bernard de Flavigny-sur-Ozerain.

Le pensionnat était géré par les Frères Maristes et dirigé par un couple très sévère, beaucoup trop pour des enfants de huit ans, dans un pays encore en guerre : les Coufinal, « le Couf » et sa sœur « la Fesse ».

En attendant la restauration des dortoirs, nous logions dans la chapelle, bâtiment sans chauffage dont il fallait dégeler les conduites d'eau chaque matin pour une toilette très sommaire.

Dans un vaste réfectoire, décoré d'un écran de cinéma, sur lequel rien ne sera jamais projeté, la nourriture est plutôt frugale. Le matin : café au lait, un carré de chocolat et une pomme de terre. Nous faisons fondre le chocolat dans la pomme de terre pour l'étaler sur notre petit croûton de pain. Aux repas, les nouilles à l'eau salée constituent la base de l'alimentation. Au dessert, on peut avoir trois nèfles provenant du jardin. Pour le goûter chacun doit assurer son propre approvisionnement, rangé dans une boîte en bois fermée par un cadenas. Les visites des parents étant plutôt espacées, mon goûter sera le plus souvent assez frugal. Je me souviens encore des tartines de saindoux parfumées au gasoil du copain dont les parents étaient marinières.

Les jeudis se passent en interminables promenades sur la montagne de la Folie ou au bord du canal où, près des cités des cheminots, furent des « crâ, crâ » avec échanges de projectiles.

Un jour, il fit si froid que tout le pensionnat se retrouva sur le canal pour des glissades. La messe du dimanche matin, à l'église paroissiale située à proximité était une distraction comme une autre et les plus hardis pouvaient même se goinfrer de pain bénit.

Périodiquement un jeu collectif extraordinaire est organisé : les échasses. Chaque élève est doté d'une paire d'échasses adaptée à sa taille et, après une période d'entraînement commence le jeu d'échasses proprement dit. Le surveillant, dit « le Petit Pion », a tracé à la chaux un réseau de tours, de fortifications et de fossés. Au centre de chaque tour est placée une grosse quille surmontée d'un fanion. Nous sommes répartis en deux camps et le jeu consiste à conquérir les tours. Pour cela, on abat les quilles du camp adverse en propulsant des boules en bois au moyen des échasses.

Un autre jeu mobilise aussi plusieurs classes : les boucliers. Là aussi, le Petit Pion a tracé au sol un réseau compliqué dont nous disputons la possession, tous fièrement équipés de boucliers en tôle, ornés d'armoiries, et armés de balles en cuir bourrées de crin.

1948. PETIT SÉMINAIRE SAINT-BERNARD A FLAVIGNY

Dans un village moyenâgeux, patrie du père Lacordaire, le petit séminaire est un ensemble de bâtiments de caractère construits au bord du plateau. Il domine une vallée et les jardins disposés en terrasses successives sont utilisés pour la méditation, parfois le sport, mais jamais pour le jeu et la détente. L'établissement est dirigé par le chanoine Baron, personnage sévère qui en rajoute en se drapant dans une cape et en portant le monocle.

Les conditions sont très dures pour les 250 pensionnaires de la classe de septième à la classe de philosophie. Lever très tôt pour une heure d'étude, à jeun, suivie de la messe chaque jour. L'éducation et une discipline de fer s'appuient sur la tradition sadomasochiste de la religion catholique : expier ses péchés et mériter le ciel. Tous les déplacements s'exécutent dans un silence total comme une grande partie des repas où un élève lit « recto-ono » un texte de Jules Verne.

Le passage en classe de sixième fut un grand changement avec l'étude du latin et de l'allemand. C'est certainement à cette époque que remonte mon intérêt pour les arts et l'archéologie. L'abbé Joly, un des professeurs, était directeur de la circonscription archéologique de la Côte-d'Or. Dominant ma timidité, je lui ai demandé un jour un rendez-vous (une demande écrite était nécessaire !) et il me présenta les objets qui encombraient son bureau : pierres polies, tessons et même un fragment de bijou en or, ce fut très impressionnant. La proximité du site d'Alésia avait aussi son importance et nous nous y rendions régulièrement, comme en pèlerinage.

L'enseignement était diversifié et égayé par l'heure journalière consacrée au chant. Au programme : gammes et vocalises pour placer la voix, étude des psaumes de l'office du lendemain puis, étude d'une messe solennelle pour les fêtes de Noël ou Pâques. Palestrina ou Haendel étaient souvent au programme. C'était si sérieux qu'il n'était pas envisageable d'échanger un mot, ni même un sourire avec son voisin. J'avais une voix d'alto et en classe de cinquième commença ma mue. On me plaça alors dans la classe de chant des ténors et basses, c'était un grand honneur. Dans le pupitre des basses, mon frère Jean-Bernard était la vedette car avec sa puissante voix de basse noble il descendait plus bas que le petit harmonium du professeur.

Mon séjour à Flavigny fut de toute évidence un échec scolaire et mes parents prirent une décision réaliste en m'inscrivant en classe de quatrième industrielle à Saint-Joseph de

Dijon. J'ai quitté Flavigny à l'occasion des vacances de Noël et terminé mon année scolaire à l'école Saint-Michel pour obtenir le certificat d'études primaires, diplôme encore très apprécié à l'époque.

Mes parents, professeurs et orienteurs ont-ils correctement analysé les raisons de cet échec scolaire ? J'en doute. Il faut le recul du temps pour comprendre à quel point les méthodes d'enseignement, sans aucun soutien personnalisé, étaient inadaptées à l'éducation d'un jeune de douze ans, séparé de sa famille et soumis à des règles de discipline inimaginables aujourd'hui.

1950-1954 ÉTUDES TECHNIQUES A SAINT-JOSEPH

Les études techniques furent l'occasion de découvrir des matières et des technologies toutes nouvelles, et bien sûr prestigieuses, qui nous mettaient déjà un pied dans le monde de l'industrie. Certains élèves portaient déjà une blouse blanche en classe de dessin et j'étais fier de transporter mon grand carton à dessin marbré de vert d'où dépassait le té à dessin.

Les premières séances d'atelier furent assez pénibles pour mes mains délicates d'écolier mais, progressivement, l'utilisation des machines-outils (étau-limeur, tour, fraiseuse) et la réalisation de pièces de plus en plus complexes, entretenaient un intérêt sans cesse renouvelé pour ces travaux manuels. Ma dextérité n'avait rien de remarquable mais elle me permit de passer avec succès la redoutable épreuve d'atelier du brevet d'enseignement industriel : 32 heures d'atelier, soit quatre jours, pour réaliser une pièce complexe constituée d'un système de vis sans fin actionnant des biellettes et nécessitant l'utilisation du tour et de la fraiseuse.

L'école Saint-Joseph était un très grand établissement, dirigé par les Frères des Écoles Chrétiennes, qui préparait les filières classiques, techniques et commerciales. Il y avait une salle de cinéma, une piscine, une chorale et l'harmonie dirigée par le « Cher Frère » Raphaelis, professeur de physique et bon musicien. C'est dans cette prestigieuse formation que, entraîné par mon ami Boris Mitzaiïkoff, je fis mes débuts au cornet à piston en attendant la disponibilité d'une trompette d'harmonie.

La musique avait un rôle important pour la diversification des loisirs. Les exercices journaliers avaient lieu pendant les récréations ou en fin d'après midi dans une baraque en bois située dans le parc de l'école. Les entraînements avant défilés avaient lieu dans la grande allée circulaire du parc sous les regards hilares des autres élèves.

Le répertoire était bien conforme au goût musical de l'époque mais les concerts semblaient appréciés. C'est ainsi que l'on pouvait trouver au programme d'un de ces concerts :

Spearmint - Les Petits Alpains, (marches),

Les Ruines de Palmyre - les Grottes de Baume, (fantaisies),

Amour et Printemps - l'Or et l'Argent, (valse).

L'harmonie, en formation complète, c'est-à-dire renforcée par quelques frères et anciens élèves était de tous les concours de musique, de toutes les fêtes et c'était l'occasion de faire des petits voyages.

Pour les obsèques du Frère René (dit « Diesel »), directeur des études techniques, l'harmonie fit le voyage dans le Jura et accompagna le corbillard en jouant la marche funèbre de Chopin.

Les manifestations dijonnaises, lorsqu'elles étaient suivies d'un vin d'honneur, nous donnaient l'occasion de rencontrer le chanoine Kir, député-maire de Dijon, que ne manquait pas de venir nous raconter une de ses nombreuses blagues qui sont restées légendaires.

Les années 1950-1954 sont aussi dominées par ma participation assidue aux activités de l'Éveil, centre de jeunes interparoissial installé rue Jean Baptiste Baudin.

Le jeudi après-midi et le dimanche, en période scolaire, avaient lieu le patronage organisé à l'image du scoutisme, uniformes et esprit militaire en moins, les Coeurs-vallants. En août, la plupart des jeunes s'installaient à la Bergerie, colonie de vacances située au nord de Dijon. C'était pour nous moniteurs, pour lesquels beaucoup d'autonomie était accordée, l'occasion de faire preuve d'imagination, d'initiative et d'autorité.

La Bergerie était une grande propriété, entourée d'espaces boisés et vallonnés, une ancienne ferme achetée par l'abbé Latour qui consacra toute sa vie au service des jeunes. Le confort était spartiate mais en l'absence d'autres repères nous ne pouvions pas le savoir. Les matelas étaient faits de vraies paillasses qui sentaient bon le foin mais qui grattaient un peu. Les matinées étaient entièrement consacrées aux travaux domestiques : faire les lits bien au carré, balayer les dortoirs, corvées d'abord, de pluches et même de brèches pour maintenir le grand mur de clôture en bon état.

Après la sieste obligatoire, même pour les moniteurs, les activités de l'après-midi étaient soutenues et diversifiées : jeux de piste ou d'approche, longues marches jusqu'au Mont Afrique, Notre Dame de Velars, baignade dans les eaux glacées de l'Ouche. Parfois, à la tombée de la nuit, des feux de camp ou des marches de nuit étaient organisés.

Une auto discipline régnait grâce à une organisation en équipes (les patrouilles des scouts) qui se concurrençaient en permanence pour être les plus performantes non seulement dans les jeux mais aussi dans la réalisation des corvées quotidiennes.

Une année, je fus nommé intendant pour un camp d'été d'une durée de deux semaines, installé en lisière d'un bois dans le Jura.

Ce fut une belle expérience, pleinement réussie. Tous les matins j'enfourchais ma bicyclette pour acheter la nourriture pour les trente jeunes. Le budget et les menus avaient été programmés par avance et les pâtes, pommes de terre, base de la nourriture, livrées le premier jour pour simplifier les achats journaliers.

Un petit souvenir me reste en mémoire : à proximité, dans une maison isolée entourée d'un grand potager, vivait une vieille femme avec qui je troquais des légumes verts contre des pâtes ou du sucre.

Le camp était organisé selon les règles du scoutisme : tranchées de protection autour des tentes, foyers construits en pierre, garde-manger, latrines, autel en rondins pour l'aumônier. La toilette matinale et les vaisselles avaient lieu dans le lit d'un petit torrent qui coulait un peu plus bas.

Une autre expédition dans le Jura fut un véritable désastre, ma première et dernière expérience de sports d'hiver. L'expédition avait été « préparée » par un jeune prêtre, Jacques Déjouis, qui pratiquait le ski régulièrement. Toute l'expédition avait été bâtie avec

un budget zéro, le logement étant prévu dans une grange en ruines située en plein bois à plusieurs kilomètres de Saint-Laurent-en-Grandvaux. L'acquisition des skis ne posa pas de problème, pour quelques francs nous nous étions procuré des vieux skis en sandwich bois-balsa, qui n'étaient pas carrés et dont les fixations rudimentaires pinçaient simplement le rebord avant des chaussures. Chaussures qui d'ailleurs n'étaient pas prévues pour le ski, pas plus que nos pantalons et anoraks.

La première séance fut grandiose. Le soleil brillait et les sapins chargés de neige étaient magnifiques. Glissades, ski de fond, ce fut parfait. Le bivouac dans la paille, sans moyen de chauffage, fut acceptable car pour ce premier jour nous avions de quoi cuisiner un vrai repas.

Le second jour fut marqué par une série d'incidents, de chutes, et par l'arrachage de mes semelles de chaussures. Le soir le moral était assez bas, les provisions presque épuisées, sans possibilité de faire des achats à proximité.

Le lendemain nous décidions de rentrer à Dijon mais à notre arrivée à la gare de Saint-Laurent l'unique train du jour était déjà parti. Le chef de gare, charitable ou peut-être apitoyé, alluma le poêle de la salle d'attente et nous autorisa à y passer la nuit, ce que nous fîmes, le ventre vide, allongés sur les banquettes en lattes de bois.

1954 PREMIÈRE EXPÉRIENCE PROFESSIONNELLE

L'évocation de mon entrée dans la vie active en automne 1954, après une année de première écourtée par une maladie grave, est l'occasion de noter quelques critiques sur la qualité de l'enseignement technique dispensé par les Frères des Écoles Chrétiennes de Saint-Joseph. Embauché par recrutement direct à la sortie de l'école par les établissements Vernet, je me rendis rapidement compte, par comparaison avec d'autres jeunes formés à l'École Pratique, que j'étais moins bien préparé pour être rapidement productif dans un atelier. Cela resterait à vérifier mais il me semble que les machines étaient archaïques et les professeurs souvent âgés ou peu formés. Certains professeurs de technologie ou d'atelier étaient recrutés avec pour tout bagage une paire de CAP.

En revanche, l'instruction religieuse n'était pas négligée, comme cet abominable cours sur le thème de la messe dispensé chaque vendredi soir par le directeur, surnommé « Taïaut » en référence à ses grandes oreilles comme mangées des rats. Le sujet était bien peu attractif pour les adolescents boutonneux de la classe de première et difficile à suivre sérieusement avec le fond de chahut qui sourdait continuellement des derniers rangs. Pour mes parents, la fréquentation d'un établissement catholique était un gage de rigueur morale et un investissement pour une saine éducation.

À cette époque, aucun stage en entreprise n'était prévu et les enseignants étaient déjà, comme aujourd'hui, incapables de nous renseigner sur les filières professionnelles et sur les débouchés. Il est probable qu'au lieu d'être recruté par le très catholique Monsieur Vernet pour un emploi de tourneur OSI, payé au salaire minimum, j'aurais pu choisir une filière mieux adaptée à mes goûts et aptitudes.

L'entreprise qui employait 600 personnes fabriquait des poinçonneuses cisailles de toutes les tailles. Employé au service outillage, ma tâche principale consistait à tourner des ébauches d'alésoirs et autres outils de coupe en acier rapide. Il y avait peu d'espoir

d'avancement et le tourneur le plus âgé, plus très loin de la retraite, gagnait seulement quelques francs de plus que moi.

Un personnage en blouse blanche régnait en maître dans les ateliers : « Monsieur l'Ingénieur » Ce détail est important car il est associé à mes modestes débuts et il me reviendra souvent en mémoire lorsque, muni de mon diplôme d'ingénieur, j'aurai l'occasion de visiter les usines de fournisseurs ou de sous-traitants.

Les premières payes, versées en liquide chaque quinzaine, me donnèrent l'impression d'une progression sociale mais je me rendis compte assez rapidement que j'évoluais dans un milieu où je n'avais pas ma place. Mis à part les classiques remarques ironiques sur la virginité de la Vierge, il n'y avait pas d'hostilité, j'étais même invité à des fêtes communistes, mais le fond des conversations, alimenté par les revendications sociales et les conflits entre syndicats ne correspondaient ni à mes préoccupations ni à mes intérêts.

Il y avait aussi comme un appel du large, le désir de sortir du cercle familial et de voyager. La guerre d'Indochine était terminée depuis un an et l'armée de l'air recrutait en proposant des postes de technicien qui correspondaient exactement à mon niveau de formation.

Ce projet exposé à mes camarades de l'Éveil fut bien sûr très critiqué. Ce fut peut-être une raison de plus pour quitter ce groupe de jeunes JOC et JEC qui étaient tous passionnés de sport alors que mes goûts m'attiraient vers d'autres activités.

25 MARS 1955 ENGAGEMENT DANS L'ARMÉE DE L'AIR

Le printemps 1955, début des événements d'Algérie, marque le commencement d'une période riche en événements de toutes sortes.

Il ne me fallut que quelques jours pour constater que les histoires absurdes à la Courteline colportées sur l'armée étaient bien fondées et, heureusement, peu de temps pour m'y adapter. C'est ainsi que sur la base d'Aulnat, où nous étions en transit, nous disposions d'un simple fût d'eau froide, sans produits ni torchons, pour la vaisselle de plusieurs centaines d'hommes. Ou encore, pour la corvée de balayage, le savant arrosage en forme de huit devait être effectué après celui-ci pour ne pas être brouillé. Cependant, ne tombons pas dans le comique troupier, car l'armée de l'air était d'abord une arme de techniciens et sur les pistes le spectacle était permanent.

La formation de mécanicien « voilures tournantes » (hélicoptères) que j'avais choisie était dispensée en six mois à la base de Rochefort-sur-Mer.

La base donnait l'impression d'une immense ruche avec sur les pistes le vrombissement permanent des avions sur lesquels les élèves mécaniciens se formaient. Tous les appareils étaient des vieux modèles réformés et soigneusement amarrés au sol. On pouvait admirer un énorme hydravion Catalina, un Avro Lancaster (forteresse volante de la dernière guerre), plusieurs B 26 Maraudeur, des Lockheed P 38 Lightning (le dernier appareil de Mermoz). Les Vampires de Haviland, premiers avions à réaction de l'armée française, aux fuselages en bois et toile, servaient à la formation des mécaniciens réacteurs.

Pour notre groupe, la formation s'effectuait sur hélicoptère Sikorski, appareils provenant d'Indochine et déjà dépassés. L'hélicoptère était une machine fascinante, toute en vi-

brations et source d'émotions (pour les passagers). Les révisions de maintenance étaient très fréquentes (25 heures) et devaient répondre à des procédures très précises où rien n'était laissé à l'appréciation du mécanicien. Les pales, à âme de balsa, devaient être soigneusement lavées au savon noir et leur équilibrage dynamique nécessitait beaucoup d'adresse car il s'effectuait en approchant du rotor en marche un drapeau de toile

Mon séjour à Rochefort me fournira aussi l'occasion de découvrir les joies de la navigation à voile dans le cadre du club nautique de la base aérienne. Les temps de loisirs de la mauvaise saison furent consacrés à la construction de deux dérivateurs « Simplet » et au printemps notre flottille descendit la Charente pour gagner son port d'attache, le sémaphore de Fouras. Le sémaphore était un petit fortin d'époque Vauban. Il était divisé en alvéoles voûtées et surmonté d'un chemin de ronde. Son entrée, munie d'un pont-levis, était ornée de deux anciens canons. Nous avons aménagé notre couchage et notre coin cuisine dans une des alvéoles mise à notre disposition par la municipalité. L'alvéole contiguë à la nôtre servait de réserve à cercueils ! Les séances de navigation de l'été 1955 furent merveilleuses entre Fouras et l'île Madame, pleines d'imprévu avec ces grandes vasières que découvrait la marée basse, et parfois héroïques comme ce chavirement qui me permit de compléter mon paquetage sans être puni.

Le 29 novembre 1955, notre petit groupe d'environ vingt mécaniciens brevetés hélicoptères, tous volontaires pour l'Algérie, s'embarquait à bord du Ville d'Alger (ou du Ville d'Oran) pour rejoindre la base aérienne de Boufarik où stationnait le groupe mixte d'hélicoptères GMH 057.

1955-1956 LA GUERRE D'ALGÉRIE

Pour cette période de 14 mois en Algérie, n'attendez aucun état d'âme sur la conduite ou la légitimité des opérations dites de pacification. Nous étions tous très jeunes (j'avais 19 ans), c'était l'aventure et l'exotisme et de toute façon, nous n'avions ni radio, ni journaux.

À Boufarik, nous étions logés dans des tentes Saralbe, baraques métalliques assez confortables avec plancher en bois et murs doublés de toile blanche. Sur les pistes c'était un ballet incessant d'hélicoptères Bell ou Sikorski S 55 qui partaient ou rentraient de mission avec leurs cargaisons de commandos ou de blessés. Pour nous, mécaniciens chargés de l'entretien des appareils, une charge de travail importante nous dispensait de toutes les petites contraintes ou corvées qui meublent normalement la vie à la caserne. Pas de tour de garde, d'appel, d'inspection ou de revue de détail. Pas même d'uniforme ou de chaussures à entretenir ou astiquer. Nous étions vêtus d'une simple combinaison de travail, coiffés d'une casquette de toile et chaussés d'espadrilles. En l'absence de laverie, nos vêtements étaient lavés par simple trempage dans de l'essence d'avion.

Sur les opérations de pacification, nous avons très peu de renseignements. Certains mécaniciens accompagnaient bien des groupes d'hélicoptères en opération mais au retour, en fait de récits de guerre, nous avons des anecdotes sur le côté sportif des expéditions de commandos.

Un jour, la base connut une animation inhabituelle. Tous les hélicoptères de l'armée de l'air disponibles en Algérie, soit environ 40 appareils, avaient été rassemblés pour une

vaste chasse à l'homme contre l'aspirant Maillot qui avait rejoint le camp des fellaghas. Je ne me souviens pas du résultat de l'opération mais, j'ai encore en mémoire une vision étonnante : le grand bar en demi-lune de l'escadrille plein à craquer, tout enfumé, investi par de terribles barbus qui s'interpellaient en allemand.

Dans notre petit groupe de mécaniciens arrivés ensemble en Algérie, un seul sera tué, après mon retour en France et dans des circonstances que je ne connais pas. Il s'appelait Reignault, il était très gentil et même, pas très compliqué. Sa fiancée lui envoyait régulièrement des colis où elle avait disposé de la mousse et des fleurs de leur jardin. Les soirs de veillée dans la baraque il nous chantait sans se faire prier le répertoire d'Eddie Constantine : « Chez Bébert à Chicago » ou « Mon enfant » en imitant le pseudo-accent américain du chanteur et la voix fluette de l'enfant.

Un accident dramatique et rocambolesque survenu à la base de Telergma, près de Constantine, fut à l'origine de mon détachement sur les lieux avec mon ami François Olive dont les parents étaient loueurs de cabrouets aux halles.

Un dimanche matin, à l'heure où la messe était célébrée sous un hangar, trois hélicoptères S 55 rentraient de mission disposés en formation serrée, pour la frime, puisque le vol en formation n'était ni justifié ni même en usage pour ce genre d'appareil. Soudain, à hauteur du hangar, les pales s'entrechoquent et dans un fracas épouvantable deux appareils s'écrasent sur le bâtiment - pendant l'élévation diront certains témoins. Le troisième atterrit brutalement, couché sur le côté, sur une caserne de Sénégalais située à proximité. Le mécanicien, traumatisé surtout par le bruit, se dégage de dessous le cargo et se retrouve tout hébété au milieu de tous ces noirs qui accourent de partout. C'est l'affolement, il arme son pistolet-mitrailleur MAT 49 et commence à arroser les alentours... heureusement l'incident ne fit pas de victimes.

Pendant ce séjour de deux ou trois semaines pour la récupération de pièces de rechange, nous campions, totalement autonomes, dans un baraquement partagé avec la société d'aéronautique Hurel-Dubois qui expérimentait un bien curieux bimoteur. C'était un prototype à ailes à grand allongement qui, d'après ses concepteurs, grâce à ses capacités d'atterrissage court, devait concurrencer l'hélicoptère. En pratique, l'appareil se révéla trop sensible au vent et ne fut jamais commercialisé.

Près de nous évoluaient des uniformes à bonnet bleu et pompon rouge. C'étaient les mécaniciens et armuriers d'une flottille de l'aéronavale dont les F47, appareils en service dans l'armée américaine en 1945, décollaient presque chaque jour avec deux grosses bombes fixées sous les ailes.

Pour en terminer avec les considérations technologiques, il me faut mentionner deux vols d'essais, après réparation ou révision, sur de véritables antiquités :

Un Lioré et Olivier LeO 451, bombardier français datant de 1935 avec son fuselage avant en plexiglas, un Junkers Ju 52, célèbre trimoteur allemand très caractéristique par son fuselage en tôle ondulée. Sa mécanique était des plus rustiques : les culbuteurs étaient lubrifiés par simple bourrage de graisse de leurs caches et les bords d'attaque des hélices, entaillés par des projections de pierres, étaient rectifiés à la râpe.

JUIN 1956, MUTATION A ORAN-LA-SENIA

C'était une base immense, à l'américaine, où le moindre le déplacement nécessitait un véhicule. Mes nouveaux galons de sergent me donnaient droit à une chambre (à deux lits) dans un casernement confortable avec de grandes loggias équipées de claustres en terre cuite.

Le parc d'hélicoptères s'était renforcé avec la livraison des Sikorski S 58 qui pouvaient embarquer 12 ou 15 hommes et les nouvelles promotions de techniciens arrivaient régulièrement de Rochefort. Cependant, pour des raisons de budget ou d'organisation, les pièces de rechange et même le petit outillage manquaient, ce qui nous obligeait à recourir à des expédients indignes d'une armée moderne. Les rappelés étaient très amers et critiques car dans bien des services ils étaient en sureffectif et sans occupation.

Sur cette base, je fus témoin de la création du premier hélicoptère de combat. C'est dans notre atelier qu'un Sikorski S 55 fut modifié pour recevoir un canon de 75 sans recul.

La ville d'Oran était très paisible, tenue à l'écart des attentats. C'était une ville à l'européenne très agréable avec ses alignements de palmiers et les spectacles, cinémas et corridas, fonctionnaient normalement. Quant à l'arrière-pays ou le littoral, j'ai eu l'occasion de le découvrir longuement au cours des interminables vols de rodage qui suivaient tous changements de moteurs.

JANVIER 1957, MUTATION AU BOURGET-DU-LAC

Mon livret militaire, dans la colonne « campagnes » porte la mention : en mer du 19-1-57 au 20-1-57. C'est le retour en France, après 14 mois d'Algérie, sur le transport de troupes Athos II. Nous arrivons à la base école du Bourget (la DIH) par un froid glacial, juste après l'accident au Mont Blanc des deux alpinistes belges Vincendon et Henry. Un hélicoptère de la base, envoyé en sauvetage, s'était écrasé dans un névé et un des pilotes, l'adjudant Blanc, avait eu les doigts gelés. La presse en avait abondamment parlé, si bien qu'à notre arrivée, lors de notre présentation au commandant de la base, nous nous étions portés volontaires pour la récupération de l'appareil. Heureusement, le commandant ne nous prit pas au mot ou au sérieux et l'appareil fut abandonné dans la neige pour être retrouvé 30 ans plus tard à la fonte du glacier.

La région était belle et les nombreux vols d'essais me donnèrent l'occasion de survoler les champs de neige sur lesquels s'égayaient des centaines de petits points noirs. J'avais fait l'acquisition d'une antique moto 125 Hirondelle (Manufrance) que j'enfourchais coiffé du casque lourd, règlement oblige.

La saison touristique au bord du lac était agréable et j'avais signé le 18 mars 1957 un réengagement d'un an pour réfléchir et me préparer à quitter l'armée car la routine devenait difficile à supporter.

C'est mon frère Alain, qui tout à fait par hasard, après avoir visité une sonde, fut à l'origine de ma nouvelle orientation : les forages pétroliers. Hassi-Messaoud venait d'être découvert, c'était à nouveau l'appel du sud !

1958-1961, LES FORAGES PÉTROLIERS

La France, qui venait de découvrir les grands gisements pétroliers du Sahara, manquait de matériel de forage et de personnel qualifié. Le recrutement pour le compte des entreprises était réalisé par l'Institut Français du Pétrole qui assurait aussi la formation en alternance à son siège de Rueil-Malmaison, sur les chantiers et sur une sonde école de la société alsacienne PREPA qui opérait en France.

Mai 1958, premiers contacts avec le Sud. Vers neuf heures du matin, à la descente de l'avion d'Hassi-Messaoud l'atmosphère me parut déjà étouffante mais en fait, la saison chaude commençait à peine et je n'avais encore rien vu. Un vieux camion-grue, conduit par une sorte de légionnaire barbu et peu loquace, nous conduit par une piste ensablée jusqu'au chantier Md 8 où un appareil Ideal 80 B des Travaux Souterrains opérait pour le compte de la SN REPAL.

La base vie (le camp) est simple mais propre et confortable. Une douzaine de baraques en bois forment un grand quadrilatère et la cantine est formée par la juxtaposition de deux éléments. Les chambres sont à deux lits. Elles sont petites mais bien aménagées avec lavabo et conditionnement d'air. Pour la cantine, l'air saharien, très sec, est réfrigéré par des humidificateurs qui fonctionnent par arrosage d'un filtre en copeaux de bois.

Dans la journée, le camp est silencieux. L'équipe de nuit s'est couchée à cinq heures et les hommes qui ne sont pas de poste font la sieste généralement.

De la sonde distante d'environ 500 mètres, nous parviennent le ronflement incessant du gros groupe électrogène ainsi que les vrombissements des puissants moteurs diesel qui actionnent la table de rotation et les pompes à boue. Sur les passerelles des bacs à boue, des « provisoires », manœuvres embauchés à Ouargla, le visage protégé de la poussière par des turbans, déversent lentement dans les mixeurs la bentonite et la barytine destinées à améliorer la boue.

À la sortie du puits, près des tamis vibrants, l'accrocheur contrôle toutes les heures les caractéristiques de cette boue dont dépendent la stabilité du forage et sa vitesse d'avancement. Sur la sonde proprement dite, le plancher, le chef de poste ou son second, au commandement du lourd levier du treuil laisse filer doucement le câble pour maintenir un poids constant sur l'outil de forage, le tricône, qui broie la roche à 3 000 mètres sous nos pieds. Toute la sonde vibre et vit comme un navire. Les vibrations de l'outil de forage sont retransmises par les tiges de forage dans les câbles du treuil qui fouettent les gros fers des superstructures. Les pompes à boues dont les clapets sont très rapidement érodés par les particules abrasives engendrent des pulsations qui ébranlent les conduites et font tortiller le lourd flexible qui relie la tête d'injection. Le gros élévateur pendu au crochet, secoué en permanence par ces vibrations, émet une sorte de tintement permanent qui, avec le groupe électrogène, entretiennent le bruit ambiant très caractéristique du chantier.

Chaque mètre foré est signalé par un coup bref de klaxon. La vitesse de forage (l'avancement) est très variable, environ 6 à 12 minutes au mètre pour les marnes et calcaires qui constituent la majeure partie des couches traversées.

Après 6 mètres de forage, retentit une série de coups de klaxon brefs et impératifs : c'est l'ajout d'un simple, d'une nouvelle tige de 6 mètres environ. L'équipe arrivée au pas de course est au complet sur le plancher. Les pompes sont stoppées et les conduites purgées. La tige carrée est remontée, débloquée à l'aide de grosses clés à mâchoires suspendues à des câbles. La nouvelle tige est rapidement vissée avec une chaîne tirée par un cabestan puis la tige carrée est à nouveau remise en place. L'opération aura duré peut-être deux minutes, chacun assurant sa tâche avec des gestes précis, bien synchronisés, mettant en œuvre des outillages lourds et dangereux. L'opération sera réalisée en silence malgré les projections de boue brûlante et caustique qui s'échappent des tiges, malgré la sueur qui coule dans les yeux ou les câbles effilochés qui blessent les mains pourtant gantées de cuir.

En fin d'après midi, lorsque la température devient plus acceptable, le camp commence à s'animer. Les boules de pétanque s'entrechoquent, on forme les équipes. Une partie de boules à vingt joueurs ne peut être que confuse, à l'image des commentaires et conversations d'une diversité digne de la tour de Babel. On commente en basque, en marseillais et en arabe bien sûr. On peut entendre aussi un peu d'allemand ou d'espagnol du côté de Karl ou de Manuello, anciens légionnaires. L'affreux jargon de Bab-El-Oued est toutefois dominant avec ses tournures si vulgaires et ses jurons d'une incroyable grossièreté.

Pour une période de quelques mois notre groupe fut aussi diversifié par l'arrivée d'une équipe de Texans, ivres en permanence. Le chef de chantier, un petit homme rougeaud à grosses moustaches s'adressait aux ouvriers dans sa langue natale puis, étonné de ne pas être compris, piétinait rageusement son chapeau en clamant : « Arabish no good ! ». Il y eut aussi une équipe de Hollandais et Belges, très fiers et distants dans leurs tenues blanches immaculées. Malheureusement pour eux leur contrat se termina brusquement avec le coincement du train de tiges.

PROMENADES NATURALISTES DANS LE DÉSERT

Le désert, près d'Hassi-Messaoud, présente des paysages assez diversifiés où la vie est aussi bien présente. Des plateaux caillouteux aux rebords escarpés, voire ruiniformes, des vallons où l'on peut encore lire le passage d'anciens cours d'eau et bien sûr les beaux champs de dunes, constituent autant d'invitations à la promenade.

J'ai donc parcouru ces espaces, des après-midi entières, malgré la chaleur, intrigué par un monde vivant étrange, très discret, et par les témoins d'une civilisation préhistorique qui par endroits jonchaient le sol.

On ne rencontrait pas les grands cactus emblématiques des déserts américains, mais de très vieux arbres, aux troncs et racines tortueux et noirâtres, comme calcinés par le soleil, enchevêtrés en de grosses masses sur lesquelles le vent amoncelait des petites dunes de sable. Le sable était couvert d'innombrables traces de petits animaux et d'insectes. Le soir, à la lueur des projecteurs du chantier, on pouvait voir évoluer des coléoptères, d'énormes araignées, des scorpions et parfois une vipère à corne qui traçait des S sur le sol. Le sable était habité par un curieux reptile, le lézard des sables, qui se déplaçait très rapidement à l'intérieur de la masse du sable.

Par place, le sol était jonché d'éclats de silex et d'objets manufacturés datant de l'apogée du néolithique saharien. Cette civilisation, très ancienne (6 000 ans avant J.-C.) serait disparue devant la poussée du désert.

Les objets récoltés par centaines étaient de petite taille, une industrie microlithique. Le silex, le plus souvent blond, parfois blanc ou brun rouge, était débité en fines lamelles qui étaient ensuite finement retouchées ou débitées en pièces triangulaires ou trapézoïdales. Aucune trace de pierre polie, mais en revanche, les pointes de flèche sont abondantes. Ce sont de véritables œuvres d'art, très délicates, avec des pédoncules et des arpillons très fins pour certaines pièces. Il m'est difficile d'imaginer que ces foyers ont été abandonnés depuis près de 8 000 ans lorsque je découvre avec une certaine émotion des tessons de poterie décorée de motifs géométriques variés, des meules dormantes sur lesquelles on a broyé le grain, des coquilles d'œuf d'autruche finement gravées et de nombreuses perles plus ou moins adroitement découpées dans ce même matériau.

J'ai soigneusement conservé et étiqueté ces objets et gardé dans ma mémoire des impressions et des paysages exceptionnels qu'aucun voyage, même bien organisé et sécurisé, ne me permettra de retrouver.

LES ÉVÉNEMENTS VÉCUS A 600 KM D'ALGER

Le 13 mai 1957, la foule algéroise, entraînée par Pierre Lagailarde, envahit le bâtiment du Gouvernement général et place le général Massu à la tête d'un comité de salut public.

C'est seulement quelques jours plus tard que j'arrivai en Algérie pour mon stage de six mois comme ouvrier de plancher.

Les événements de mai 58 avaient été vécus comme une vraie révolution par les Algérois et les esprits étaient encore très échauffés. Les pieds-noirs avaient démontré leur détermination et on pensait que Massu allait pacifier rapidement le pays.

Le 4 juin 1958, le général De Gaulle lançait son célèbre « Je vous ai compris » et, mettant à profit sa popularité, il organisait le référendum du 28 septembre avec 95 % de votes favorables en Algérie. Un bureau de vote, avec isolement de fortune, avait été installé dans la cantine et tout le monde, Français de métropole, pieds-noirs et musulmans, vota ostensiblement oui. Ce oui massif était facile à prévoir car De Gaulle s'était nettement déclaré en faveur d'une Algérie française et son prestige de général était important chez les musulmans.

Le 24 janvier 1960 la foule algéroise était à nouveau dans la rue : c'était le début de la semaine des barricades.

De notre sonde, située à 600 km au sud d'Alger, nous avons peu d'informations sur les événements qui, paraît-il, furent l'occasion d'extraordinaires manifestations de fraternité. Notre chef de camp, très enthousiaste, voulait installer le drapeau tricolore au sommet de la sonde. Nous étions aussi un peu inquiets car le service aérien était interrompu et le ravitaillement commençait à manquer.

Malgré cela, la situation continuait à se dégrader. L'OAS assassinait des Algériens, au

hasard et en pleine ville, avec l'assentiment de tous. Nous ne nous sentions pas menacés, mais nous étions armés d'une demi-douzaine de vieux fusils Mauser. Les pieds-noirs ne voyageaient plus que regroupés en convois sous la protection de l'armée. Saïd, un Kabyle qui faisait équipe avec moi, nous racontait que pendant ses congés de récupération, il était réquisitionné alternativement par les rebelles et par l'armée pour démolir puis reconstruire les équipements de son village. L'indépendance de l'Algérie était inimaginable et les pieds-noirs évoquaient la possibilité d'une opération « 1830 », c'est-à-dire la démolition systématique de tous les équipements construits depuis cette époque.

La cote du général De Gaulle était au plus bas. Il était devenu la « Grande mauresque » et son image était bombardée de pierres lorsqu'elle apparaissait sur l'écran du cinéma en plein air.

En juin 1961, l'activité de la sonde devant être mise au ralenti, je fus licencié et quittai l'Algérie avant le célèbre putsch du 21 août 1960. Cantine et tout le monde, Français de métropole, pieds-noirs et musulmans, vota ostensiblement oui. Ce oui massif était facile à prévoir car De Gaulle s'était nettement déclaré en faveur d'une Algérie française et son prestige de général était important chez les musulmans.

Le 24 janvier 1960 la foule algéroise était à nouveau dans la rue : c'était le début de la semaine des barricades.

De notre sonde, située à 600 km au sud d'Alger, nous avons peu d'informations sur les événements qui, paraît-il, furent l'occasion d'extraordinaires manifestations de fraternité. Notre chef de camp, très enthousiaste, voulait installer le drapeau tricolore au sommet de la sonde. Nous étions aussi un peu inquiets car le service aérien était interrompu et le ravitaillement commençait à manquer.

Malgré cela, la situation continuait à se dégrader. L'OAS assassinait des Algériens, au hasard et en pleine ville, avec l'assentiment de tous. Nous ne nous sentions pas menacés, mais nous étions armés d'une demi-douzaine de vieux fusils Mauser. Les pieds-noirs ne voyageaient plus que regroupés en convois sous la protection de l'armée. Saïd, un Kabyle qui faisait équipe avec moi, nous racontait que pendant ses congés de récupération, il était réquisitionné alternativement par les rebelles et par l'armée pour démolir puis reconstruire les équipements de son village. L'indépendance de l'Algérie était inimaginable et les pieds-noirs évoquaient la possibilité d'une opération « 1830 », c'est-à-dire la démolition systématique de tous les équipements construits depuis cette époque.

La cote du général De Gaulle était au plus bas. Il était devenu la « Grande mauresque » et son image était bombardée de pierres lorsqu'elle apparaissait sur l'écran du cinéma en plein air.

En juin 1961, l'activité de la sonde devant être mise au ralenti, je fus licencié et quittai l'Algérie avant le célèbre putsch du 21 août 1961.

1961, INSTITUT FRANÇAIS DU PÉTROLE

Heureuse époque où régnait le plein-emploi ! À peine débarqué en France, j'étais embauché par l'IFP, au département Forages, pour être détaché sur un chantier expérimental situé près de Beauvais.

Le service travaillait à la mise au point d'un nouveau procédé de forage par moteur

électrique suspendu à une tige souple, l'électroforage ou flexoforage. À mon arrivée, l'expérimentation grandeur réelle débutait à peine et l'originalité du procédé mérite que l'on s'y attarde pour quelques explications.

Le procédé de forage par tiges rigides entraînées en rotation depuis la surface, le Rotary, est universellement employé mais il présente un certain nombre d'inconvénients :

- perte de puissance et usure du matériel par frottement sur les parois du puits,
- interruption de la circulation de la boue, pertes de temps, risques de coincement pendant les ajouts de tiges ou les changements d'outils,
- absence d'informations en continu sur les couches traversées,
- conditions de travail rudes et dangereuses pour le personnel.

Avec l'électroforage, où le moteur est situé au fond du trou, on remédie à tous ces inconvénients :

- circulation continue de la boue,
- réduction des arrêts en déroulant la tige souple qui est stockée sur un touret,
- mesures en continu par l'intermédiaire de conducteurs incorporés entre les armatures du flexible.

Les problèmes techniques à résoudre étaient nombreux et d'autant plus ardues qu'il s'agissait de faire circuler de la boue sous pression et du 440 volts dans la même conduite. Les expérimentations, souvent infructueuses, les réparations ou les attentes de prototypes étaient notre lot quotidien. Un flexible, adapté pour des forages à 4 000 mètres, devait résister à une traction de service de 140 t, une pression d'écrasement de 600 kg/cm² et encaisser des couples de torsion de 1 500 m.kg. Ce n'est qu'après dix années de recherche que l'on aboutira à un résultat fiable, qui sera expérimenté à Kourta-mak, à 1100 km à l'est de Moscou, dans le cadre d'un accord de coopération avec l'Union Soviétique. À ces problèmes de flexibles s'ajoutait la mise au point des raccords, des moteurs électriques de fond et des outils de forage à picots de carbure.

Il y avait beaucoup d'imprévus, des discussions passionnées et une atmosphère de pionniers planait sur le chantier. Un jour, alors qu'un appareil délicat refusait de fonctionner à cause de la boue, le remède fut trouvé très tard au cours du dîner : placer une gaine de protection très souple. Et, c'est ainsi, que je fus désigné pour acheter une boîte de préservatifs à la pharmacie de garde, à ma plus grande honte, car il était onze heures du soir.

Entre deux campagnes d'essais c'était assez détendu et nous n'étions que deux agents techniques permanents sur le chantier. À cette époque, le téléphone fonctionnait encore à la manivelle et l'on pouvait échanger quelques plaisanteries avec l'opératrice. Nous avons embauché, pour les tâches les plus humbles, un maréchal-ferrant retraité, le père Jules, du village de Troussancourt. Âgé de 75 ans, il était encore très vif, et, paraît-il, courait encore. Tous les ans il confectionnait 600 litres de cidre pour son usage personnel.

C'est dans ce service, où les techniciens de haut niveau et les ingénieurs étaient majoritaires que je découvris les possibilités de promotion offertes par le Conservatoire national des arts et métiers.

LE GROUPE ARCHÉOLOGIQUE DE GUIRY

C'est par la lecture d'un ouvrage de Henri-Paul Eydoux que je découvris l'existence de ce groupe archéologique. L'information tombait à point, au moment où je recherchais une activité permettant de m'intégrer à la région parisienne.

Le groupe avait été formé par la réunion des archéologues amateurs du Camping Club de France (présidé par G. Mercier) et du Touring Club de France animé par P.H. Miltard et B. Hofmann. Le groupe s'était installé à Guiry-en-Vexin où le châtelain mettait un bâtiment à la disposition des fouilleurs et la municipalité donnait l'ancienne école pour la création d'un musée. Le bâtiment offrait peu de confort mais il avait été aménagé pour accueillir environ vingt personnes avec une salle à manger-cuisine et des chambres où chacun déplaçait son lit de camp.

Le chantier de fouilles le plus important est situé près de Génainville au lieu-dit Les-Vaux-de-la-Celle. C'est un ensemble de constructions d'époque gallo-romaine (II^e siècle) comprenant un temple et un vaste théâtre de 110 mètres de diamètre. Les fouilles n'ayant pas permis de découvrir des thermes et des habitations, on pense être en présence d'un centre de rencontre, un conciliabulum.

Le temple, dont des vestiges importants subsistent avec des murs de cinq mètres de hauteur, est un fanum à double cellae. Il est entouré d'une galerie de circulation ornée de pilastres et de niches mais la façade principale n'a pas été retrouvée. Les blocs de grand appareil ont été enlevés dès l'époque mérovingienne comme l'attestent les découvertes d'ébauches de sarcophages.

De nombreuses sculptures, éléments d'architecture et statuaire, ont été retrouvés et certains éléments portent encore des traces de polychromie. Environ soixante têtes, de taille variable, ont été retrouvées et certains fragments correspondent à des statues qui pouvaient atteindre cinq mètres de hauteur.

Les sculptures sont de bonne qualité, elles représentent le panthéon habituel de cette époque : divinités des sources, nymphes, déesses-mères, cyclopes, Hermès enfant tenant une tortue, tritons et monstres divers.

On pense que ce sanctuaire, situé sur une source, était dédié à deux divinités habituellement associées : Mercure et Rosmerta. Des enduits peints multicolores adhéraient encore aux parois inférieures des murs lorsqu'ils furent dégagés par les fouilleurs. Le décor était composé de panneaux carrés à motifs géométriques ou en faux marbre d'excellente qualité. La pierre de construction étant poreuse et gélive, ces enduits durent être déposés.

Chaque week-end, 20 à 30 fouilleurs bénévoles de tous âges et de toutes professions sont sur le chantier. Les tâches sont très diversifiées, il y en a pour tous les goûts. Le travail de fouille proprement dit peut être fastidieux et les découvertes ne sont pas tous les jours au bout de l'écorçoir ou de la balayette. La pelle et la brouette conviennent parfaitement à ceux qui recherchent les vertus de l'exercice physique. Quant à ceux qui possèdent quelques aptitudes en mécanique ils se rendent indispensables pour assurer la maintenance des tracteurs achetés chez un ferrailleur.

Toutes les pièces arrachées à la terre sont enregistrées, numérotées et rangées dans des boîtes de mécanographie qui s'entassent par centaines. Le soir, de retour au local de Guiry, la conversation est animée car les découvertes archéologiques soulèvent de nom-

breuses interrogations : quel était l'aspect initial du temple ? avait-il une colonnade ? avons-nous découvert le site de Petromantalum de la carte de Peutinger ? sous quel angle cette sculpture était-elle visible ? à quel objet appartenait ce morceau de bronze ? Les tessons de céramique sigillée et les monnaies, le plus souvent très usées, fournissaient aussi des renseignements et des témoignages précis et nous revivions parfois un passé très proche de nous.

Une autre équipe de fouilleurs travaillait sur une importante nécropole gallo-romaine et mérovingienne sur la commune de Maulé.

J'ai eu l'occasion de dégager une sépulture, très doucement, au pinceau. En balayant soigneusement le dépôt crayeux, on pouvait observer très nettement une trace noire laissée par la décomposition des planches du cercueil.

La plupart des tombes contenaient des vases en terre disposés aux pieds du défunt, ainsi que des fibules ou des boucles de ceinture. On ne trouvait que rarement des armes car les métaux étaient rapidement récupérés par des pilleurs. Certaines plaques-boucles, on ne pouvait le savoir qu'après radiographie, étaient ornées de magnifiques damasquinures. Tous ces objets ont été rassemblés dans le musée départemental qui fut créé ultérieurement à Guiry.

Le groupe archéologique organisait en juillet et août un chantier d'été sur les ateliers de potiers de Banassac près de la Canourgue en Lozère. L'emploi du temps était partagé entre la fouille et le tourisme archéologique.

En août 1963, le chantier de Banassac, pourtant assez pauvre en trouvailles, s'avéra être d'une richesse inattendue : ma future épouse était là, tout au fond de la tranchée !

LE CONSERVATOIRE NATIONAL DES ARTS ET MÉTIERS

Le CNAM fut fondé par l'abbé Grégoire en 1794 « pour le perfectionnement de tous les arts en réunissant en un même lieu toutes les machines nouvellement inventées, afin d'en expliquer la construction et l'emploi ». L'établissement principal - il existe des centres associés - est installé dans l'ancien prieuré de Saint-Martin- des-Champs dans le 3^e arrondissement.

Le conservatoire dispense ses cours le soir et le samedi, dans 32 spécialités, que le futur ingénieur choisit à la carte. Le diplôme qui sanctionne l'acquisition d'un certain nombre de valeurs ainsi que la soutenance d'une thèse est reconnu par la Commission nationale du titre d'ingénieur. Tous les ans, environ 10 000 élèves étaient inscrits à Paris et en province mais bien peu persévéraient jusqu'au bout. Par exemple, en 1970, ma promotion baptisée Vaucanson, ne comprenait que 333 nouveaux diplômés.

L'enseignement était gratuit et le choix de la spécialité pouvait se faire selon ses goûts, indépendamment de sa profession et même à l'insu de l'employeur. En 1963, j'ai donc décidé de reprendre mes études dans un domaine qui m'attirait beaucoup : les techniques nouvelles de construction. Ce choix me conduira aussi à changer d'emploi en janvier 1964.

Le cours d'Arts appliqués aux métiers, qui traitait des techniques modernes de

construction, était enseigné par Jean Prouvé. Il s'étalait sur cinq années, dont trois de travaux pratiques. Pour le diplôme d'ingénieur, il fallait aussi obtenir un certain nombre de valeurs complémentaires comme la chimie des matériaux et la métallurgie, ce qui portait à six années minimum la durée des études.

Jean Prouvé était originaire de Nancy et son père, Victor, avait créé l'Art nouveau avec Gallé et Majorelle. Toute sa vie, il restera un précurseur doué d'un sens inné de la construction. Ingénieur et architecte à la fois, bien qu'il ne possédât aucun diplôme, il travaillera avec les plus grands, Le Corbusier, Novarina, Zehrfuss, Lopez, pour concevoir des éléments industriels respectueux des matériaux et d'une grande beauté.

Son cours du Conservatoire était écouté dans un silence impressionnant et de nombreux étudiants en architecture y assistaient en auditeurs libres. Jean Prouvé dessinait directement au tableau noir. Il nous faisait découvrir les techniques qui, par l'emploi de l'acier inoxydable ou de l'aluminium, permirent la construction de la maison de l'abbé Pierre, de la Maison du Peuple et de la buvette d'Évian avec ses audacieux porte-à-faux. Des applaudissements nourris et chaleureux saluaient la fin de chaque cours.

Ainsi, on pouvait construire des façades avec les techniques utilisées pour la fabrication des voitures, alors que partout on continuait à construire en empilant des parpaings ! Ce fut une révélation, pour ne pas dire une passion, qui me conduisit parfois, accompagné de mon épouse, à visiter les grands chantiers en cours.

Pendant les séances de travaux pratiques, où l'on devait concevoir de petites constructions pour les réaliser ensuite sous forme de maquettes en bristol ou en plâtre, Jean Prouvé nous incitait à épurer les lignes en éliminant tout détail non justifié et à réfléchir aux moyens nécessaires pour une production en série. J'ai suivi ces exercices très à l'aise, détendu et plein d'imagination créatrice, car ils prolongeaient naturellement mon nouvel emploi de dessinateur à la CIMT où Jean Prouvé était ingénieur conseil.

Par la suite, j'ai souvent entendu dire que les ingénieurs sortant du CNAM avaient beaucoup de mérite. Je n'en suis pas sûr et je m'en suis toujours défendu, sans fausse modestie. Cette époque fut vécue comme une belle aventure où l'imprévu, la recherche et l'enthousiasme étaient notre lot quotidien. La tour Nobel, premier immeuble de grande hauteur construit à la Défense, l'hôtel de ville de Grenoble et l'UNESCO étaient sur nos planches à dessin. Bien souvent notre petit groupe de techniciens, d'ingénieurs et d'architectes s'attardait, bien après la fermeture des bureaux, pour imaginer des techniques qui restaient à inventer. Cet état d'esprit si particulier était en grande partie, je le pense actuellement, dû à la personnalité de Jean Prouvé qui s'était entouré de collaborateurs de qualité.

J. Boutemain, R. Giudici, Y. Le Poitevain, L. Pétrouff et Fritz Schmockler, architecte suisse, ont été pour moi des modèles particulièrement ingénieux et dynamiques.

LA COMPAGNIE INDUSTRIELLE DE MATÉRIEL DE TRANSPORT

Le 1er février 1966 j'étais embauché par la CIMT sur simple recommandation de mon professeur Jean Prouvé. Ma reconversion était en marche.

À Neuilly, 5 rue du commandant Pilot, étaient le siège social ainsi que les bureaux d'études du département Matériel roulant, car la compagnie avait sa plus grande activité dans la fabrication de matériel ferroviaire. Pour le secteur du bâtiment, nous n'étions à Neuilly, qu'un petit groupe chargé des pré-études pour les architectes et pour l'établissement des devis. Le bureau d'étude chargé de l'exécution des chantiers était à Aubervilliers, rue de la Maladrerie.

L'usine principale était située à Valenciennes. Le matériel roulant était séparé du bâtiment par une voie ferrée que l'on franchissait par un pont : le pont des imbéciles.

J'ai déjà évoqué l'ambiance qui régnait dans notre groupe. En revanche, le contraste était énorme avec nos voisins qui étaient très encadrés et contrôlés en permanence par des représentants de la SNCF et de la RATP. J'ai encore en mémoire la réunion de quatre personnes autour d'une planche à dessin pour décider du choix d'une rondelle frein ! Le contraste était d'autant plus frappant que nous, nous avions toutes libertés pour choisir les matériaux et les systèmes constructifs qui devaient déterminer la qualité et l'esthétique du bâtiment.

Deux techniques de façades légères étaient développées : la grille et le panneau. Précisons qu'une façade légère (ou mur-rideau) est une façade fabriquée à partir de matériaux isolants et de revêtements minces, en métal ou en verre, qui ne participent pas à la stabilité de l'immeuble. Pour les concepteurs de telles façades les problèmes les plus importants concernent le choix des revêtements, la conception des ossatures métalliques et leur système de liaison au gros œuvre.

Curieusement, la CIMT, pourtant à la pointe de ces techniques, n'était pas performante dans la conception des fenêtres : les menuiseries métalliques. Les ouvrants à la française étaient réalisés en glace trempée, sans encadrement, et les châssis coulissants étaient assemblés soit par soudures, soit par cintrage des cadres pour éviter les soudures. À l'heure actuelle, ces procédés sont abandonnés et les cadres sont assemblés en quelques secondes par équerres et sertissage.

Les premiers profilés en aluminium décorés par anodisation couleur firent leur apparition vers 1965 (procédé Eurocolor de Pechiney). À cette époque, les façades étaient réalisées en simples vitrages et les panneaux isolants, composés de 40 mm de polystyrène, étaient peu performants. Les normes traitant de la conception des menuiseries métalliques, de la résistance à la corrosion, de l'isolation et de l'étanchéité en étaient à leurs balbutiements. Le dessinateur projeteur se trouvait seul, face à sa feuille blanche, lorsqu'il commençait l'étude d'un nouveau chantier.

En revanche, sous l'influence de Jean Prouvé, notre groupe consacrait beaucoup de temps à étudier l'esthétique des profilés et des pliages en prenant en compte aussi les effets de la lumière sur la matière. Le plan du brise-soleil de l'hôtel de ville de Grenoble, un gros profilé en forme de tour Eiffel restera trois à quatre semaines sur la planche de J. Boutemain.

La grille, conçue à partir d'un système original inspiré du montage des pare-brise, procurait une bonne étanchéité en extrémité des traverses tout en économisant la fabrication de cadres destinés à recevoir les vitrages et les panneaux. Une économie importante était aussi réalisée en livrant directement sur chantier les gros profilés d'ossature, sans passage en atelier. À partir de ce système constructif, on pouvait répondre aux demandes spécifiques des clients en modifiant uniquement la forme extérieure des profilés raidisseurs.

Les panneaux étaient conçus à partir de sandwichs alu/polyuréthane/acier, injectés. Ils étaient livrés aux chantiers déjà équipés de leur fenêtre et venaient se placer devant les planchers indépendamment de la structure du gros œuvre. Les fenêtres aux angles cintrés et les cannelures imprimées dans les parements donnaient à ces façades un cachet futuriste indéniable. Un inconvénient toutefois, le procédé nécessitait des investissements importants pour l'emboutissage des tôles et pour l'injection du polyuréthane. Des grands programmes de logements et le respect d'une modulation rigoureuse étaient des conditions indispensables pour le lancement d'une fabrication industrielle à l'échelle de l'industrie automobile. Ces conditions n'étant pas réunies, le procédé ne sera jamais réellement développé.

Bien que n'étant pas affecté au bureau d'études d'exécution, j'ai eu l'occasion de réaliser l'étude et le suivi d'un chantier important : l'Institut européen d'administration, IN-SEAD, à Fontainebleau. Deux architectes très connus et incompetents étaient chargés de cette réalisation. Ce fut pour moi l'occasion de constater à quel point les architectes étaient incapables de maîtriser les techniques modernes. La maîtrise de l'œuvre leur échappait totalement et ils devenaient totalement dépendants des entreprises. Les cafouillages continus et les modifications de plans permanentes rendaient ma présence indispensable aux réunions hebdomadaires de chantier. Je m'y rendais donc, au volant de ma vieille 2 CV, chaque lundi, depuis Aubervilliers.

En 1967, j'ai participé à l'étude d'un chantier important : les façades de la faculté de médecine de Rotterdam. Pour ce chantier innovant, les façades étaient prévues en panneaux autoporteurs ayant quatre mètres de portée entre planchers. J'étais chargé des essais de comportement au feu. Ces essais successifs m'amènèrent à effectuer un petit séjour à Delft, au laboratoire du TNO. L'issue de ces essais conditionnait la signature de la commande, notamment vis-à-vis du feu car on craignait, qu'en cas d'incendie, le polyuréthane dégage d'importantes quantités de fumées toxiques et gênantes pour les pompiers.

La CIMT fabriquait chaque année un nombre important de bâtiments scolaires (environ 40 CES). Les techniques mises en œuvre étaient originales et la standardisation poussée à l'extrême. Les façades étaient modulées de telle sorte que tout le bâtiment était clos avec un seul modèle de fenêtre et un seul modèle de panneau. Le rôle de l'architecte était réduit à la confirmation de la couleur (bleue) des panneaux qui lui était imposée le plus souvent. L'innovation atteint toutefois ses limites lorsque les panneaux en acier galvanisé-laqué, avec remplissage en vermiculite expansée se corrodèrent tous, rongés par l'isolant que l'on croyait totalement neutre. Il fallut remplacer plusieurs milliers de panneaux.

Les calculs de résistance et de déformation des panneaux sandwich posaient beaucoup de problèmes aux concepteurs et aux bureaux de contrôle. Les parements n'étaient pas homogènes, ni symétriques, la mousse de polyuréthane très déformable, les formules

de flexion plane habituelles étaient inapplicables. Ce constat fut à l'origine de mon choix de sujet de thèse. Pendant près d'un an, à partir d'échantillons de panneaux de toutes natures, j'ai donc réalisé des essais comparatifs pour aboutir à la rédaction du document qui me donnait officiellement le diplôme d'ingénieur.

En 1969, la CIMT licenciait le personnel du département bâtiment. Entré en 1964 en qualité de dessinateur d'études, je le quittai avec le grade de projeteur et c'est à Tours que je commençai ma carrière d'ingénieur.

TOURS, LA VIE DE PROVINCE

Partir en province, loin de l'agitation, de la crasse et des embouteillages de la région parisienne était notre rêve. Nous le réaliserons en mai 1969 lorsque la CIMT fermera ses portes. L'éventualité d'un départ en province était souvent abordée dans les conversations mais en général, la perspective d'un éloignement familial ou même la peur d'un soi-disant désert culturel avaient raison des plus téméraires.

Il est vrai que la vie parisienne est beaucoup plus stimulante pour un jeune qui commence une carrière, mais ceci est à relativiser aujourd'hui avec les moyens de communication et de déplacements dont nous disposons. Quant au prétendu désert culturel de la province, nous ne l'avons pas trouvé et nous avons au contraire apprécié de nombreuses expositions dont la qualité n'avait rien à envier aux manifestations parisiennes et des concerts de musique ancienne d'une étonnante fraîcheur où l'on se sentait très proche des musiciens.

L'installation dans une ville de province marque toutefois un grand changement, c'est ainsi que je l'ai vécu.

C'est d'abord, au-delà d'un accueil, une prise en main. On vous propose un logement de fonction, on vous donne les adresses des bons artisans ainsi que des commerçants qui pratiquent une remise. Chacun saura rapidement que vous habitez le trois-pièces de la rue de la Californie, qui est d'ailleurs connu pour être un peu sombre et qui a été repeint en 19.. par Dupont ou Durand.

C'est ensuite une intégration rapide dans le groupe de collègues qui se fait naturellement, sans manœuvre quelconque, en acceptant les invitations les plus banales, pot d'anniversaire, arrosage d'une nouvelle voiture, mais aussi par les petits drames familiaux ou conjugaux dont vous êtes témoin malgré vous.

Finalement, et c'est le plus redoutable, vous vous apercevez que vous êtes catalogué et peut-être déjà jugé. On connaît votre style de vie, vos goûts et centres d'intérêt. Vous n'êtes plus le parisien anonyme qui déambulait dans le désert des grands boulevards parisiens. Beaucoup de personnes redoutent cela tout en se plaignant de l'indifférence d'autrui. Je pense que cela fait partie du processus d'intégration dans un groupe, un passage indispensable pour réussir sa vie en société.

Notre installation, au 126 de la rue de Boisdénier, dans un « particulier » du beau quartier des Prébendes, facilitera certainement notre intégration à une certaine catégorie de la petite bourgeoisie tourangelle. Petite bourgeoisie caractérisée par des intérêts ar-

tistiques ou littéraires, une recherche de progression sociale et pour beaucoup, un engagement dans une Église. Cette intégration ne se fera pas spontanément. Elle sera le résultat de démarches volontaristes comme les permanences à l'association Tours Vous Accueille par mon épouse ou, l'adhésion à la SEPANTE (Société d'étude et de protection de la nature) par moi-même. Je n'ai jamais compté sur les relations de voisinage ou professionnelles, et encore moins familiales, pour construire le réseau de relations, parfois amicales, et les activités de loisirs qui sont nécessaires pour échapper à l'envahissement de l'activité professionnelle. L'avenir me donnera toujours raison : après cinq années de retraite, j'ai déjà totalement oublié les noms de la plupart de mes anciens collègues de travail.

Toutes ces fréquentations, parmi lesquelles un certain nombre d'originaux ou de passionnés, finiront par modifier mon domaine d'activité qui s'enrichira, entre autres d'une expérience musicale et d'une aventure politique et politicienne.

Rue de Boisdénier, notre voisin était un vieux monsieur, inspecteur d'académie à la retraite, qui étant devenu aveugle étudiait courageusement le Braille. Nous l'avions contacté simplement, en qualité de nouveau voisin et en retour, il nous donnera une vieille méthode de calcul mental, basée sur la visualisation des dominos, qui permettra à notre fils de faire de grands progrès.

Quelques maisons plus loin, un couple franco-hollandais, encombré de quatre enfants, se débattait dans d'in vraisemblables problèmes financiers. En revanche, ils avaient un grand sens de l'hospitalité quelle que soit l'heure ou les circonstances de votre visite. Ce voisinage nous simplifiera les problèmes de baby-sitter pour les sorties du soir. Pour ces occasions, les enfants à garder étaient expédiés chez les voisins en pyjama et conduits ensuite directement à l'école le lendemain matin.

La vie en province, loin des embouteillages, sera aussi le temps retrouvé pour les loisirs et le tourisme, dans une belle région :

- Les châteaux de la Loire, comme tout le monde. Mais il fallut les revisiter plusieurs fois pour satisfaire nos centres d'intérêt qui évoluaient aussi.

- Les maisons d'écrivains : la Devinière, Saché, la Béchellerie, la Gaudinière, Saint-Côme.

- La vallée de l'Indrois, l'antiquaire de Beaulieu-les-Loches, les landes du Ruchard et le site de Vieux-Cravant, les vanniers troglodytes de Villaines-les-Rochers où nous avons acheté le berceau d'Olivier en 1973.

- Les régions du Grand Pressigny avec ses gisements de silex taillés et de Savigné-sur-Lathan, pour ses faluns fossilifères étaient nos promenades favorites.

Ma vocation de naturaliste commençait à s'éveiller. Elle allait se préciser au cours des sorties de la SEPANT, animées par J. M. Couderc. À partir de cette période, la Loire ne sera plus le fleuve royal, mais le fleuve sauvage où sur les grèves on peut observer une flore exceptionnelle, mais très menacée par les extractions de sable et par les projets de barrages.

UNE EXPÉRIENCE MUSICALE

La flûte à bec n'est pas un pipeau en bois. C'est un instrument de musique qui a eu son temps de gloire et des compositeurs célèbres, comme Bach ou Vivaldi, ont écrit pour l'instrument.

En 1969, je découvris la musique ancienne et ce fut le début d'une passion qui dura 20 ans. C'est mon frère Dominique qui fut à l'origine de ce retour aux sources. Lorsqu'il quitta la France pour effectuer deux années de coopération en Algérie, il nous confia son épinette et mon épouse commença alors à déchiffrer le petit cahier d'Anna-Magdalena Bach.

Pour débiter, je choisis une flûte soprano parce que sa tessiture correspondait aux répertoires du Moyen Âge et de la Renaissance. On m'avait bien signalé l'existence de la flûte alto, mais je n'en vis pas l'intérêt car je n'avais jamais eu l'occasion d'entendre une seule œuvre du répertoire baroque.

Mes débuts de flûtiste furent-ils ingrats ? Certainement pour les voisins car je m'astreignais à près d'une heure d'exercices journaliers. Je n'ai jamais rechigné devant les gammes, elles ont leur musicalité et accessoirement elles vous permettent de franchir les difficultés progressivement. La flûte à bec présente quelques difficultés à cause de ses doigtés fourchus, mais la vraie difficulté réside dans la maîtrise de la colonne d'air à partir du diaphragme du joueur. De cette maîtrise dépend le vibrato caractéristique d'un bon instrument.

Après quelques mois d'étude, je pus commencer à aborder le répertoire des danseries de la Renaissance dont les disques commençaient à paraître : T. Susato, P. Attaignant, J. Moderne, C. Gervaise. Bien plus tard, je découvris l'existence de la flûte alto par un disque de sonates de Haendel prêté par un collègue de travail. Je découvris aussi que cette flûte était au XVIIIe siècle un instrument très pratiqué et que la plupart des grands compositeurs baroques s'y étaient intéressés.

Cependant, l'acquisition d'une bonne flûte fut toute une aventure qui m'amena à commander, chez un facteur suisse, un très bel instrument en bois de rose.

Le répertoire pour flûte à bec est aujourd'hui bien connu des baroqueux et j'ai vécu sa renaissance avec d'excellents musiciens comme Franz Brüggen. Bach a toujours employé la « blockflûte » dans sa musique d'église, mais l'instrument est particulièrement bien mis en valeur dans le concerto brandebourgeois n° 4. La musique de Vivaldi est bien représentée par le recueil de six sonates « *Il pastor fido* » aux mélodies gaies et champêtres.

De nombreux musiciens italiens ont écrit des sonates, indifféremment pour la flûte, le hautbois et le violon : Marcello, Barsanti, Vêracini.

Mes préférences allaient aux œuvres de musique française inconnues du grand public et pourtant d'une incroyable richesse : Anne-Danican Philidor, Rameau pour ses pièces de clavecin en concert, Couperin pour les *Concerts royaux*. « *Greensleaves* », une vieille mélodie anglaise, fut un des premiers morceaux à mon répertoire. Il y eut aussi la *Follia* de Corelli avec ses nombreuses variations qui mettaient bien l'instrument en valeur.

L'étude de la moindre sonate me demandait jusqu'à trois mois de travail, trébuchant souvent désespérément sur la même difficulté. Commencer l'étude d'un instrument à 34

ans n'est évidemment pas l'idéal et pour mon épouse qui m'accompagnait à l'épINETTE, les difficultés liées à la dextérité étaient encore plus grandes.

Pendant cette période, la pratique régulière d'un instrument de musique fut une source de satisfaction permanente avec des moments merveilleux lorsque des amis venaient se joindre à nous. Mes recherches de partenaires musicaux nous conduisirent à rencontrer un jeune couple de professeurs de musique, les Forestier, avec qui je jouais régulièrement, en compagnie d'un professeur d'anglais, M. Guimbale, d'une grande originalité.

Plus tard, ce furent les séances de musique avec Louise et François Thunin, soirées amicales qui nous feront découvrir que la musique est d'abord une technique avant de devenir un art.

La pratique d'un instrument de musique m'a apporté beaucoup de satisfactions. Ce fut une école de persévérance, un moyen de détente, une ouverture vers une culture et une bonne clef pour nouer des relations. Avec des années de recul, en matière de culture musicale, il me reste un acquis très personnel qui me permet d'être très proche des musiciens et de mieux apprécier les œuvres.

LE GROUPE D'ÉTUDES MUNICIPALES

Jean Royer, maire de Tours, était un personnage redoutable, un autocrate. Il dirigeait autoritairement son équipe municipale et on lui reprochait des investissements pharaoniques, ruineux pour les finances de la ville. Il avait entre autre détourné le lit du Cher pour gagner du terrain à bâtir et emprunté en Suisse de l'argent indexé sur l'or. En 1976 la dette de la ville s'élevait à 2,5 milliards, soit 70 000 francs par ménage !

Jean Royer, président de l'EPALA (organisme public pour la Loire) était devenu la bête noire des écologistes en soutenant un programme de grands travaux destinés à domestiquer le fleuve en vue de reconquérir des terres constructibles.

J'aurais pu continuer à flûter ou herboriser tranquillement, indifférent aux problèmes de la cité et du fleuve, si l'ami d'un ami, Jacques Pestel, ne m'avait pas contacté pour rejoindre un petit cercle de réflexion sur la vie municipale tourangelle. Je n'ai pas hésité très longtemps : Pestel était directeur à « *La Nouvelle République* », il était sûr de lui, jovial et plein d'humour. Et puis, c'était peut-être une opportunité pour consolider mes relations et élargir nos horizons !

C'est ainsi que j'entrai au GEM, groupe d'études municipales, qui était animé par Ph. Didier, un énarque, administrateur civil au ministère de l'Économie et des Finances. Les réunions, qui rassemblaient au mieux huit personnes, étaient occupées à réfléchir, comparer et échafauder des réformes dans les domaines des finances, de la culture, des transports et de l'environnement.

C'était un peu utopiste, mais bien sympathique, jusqu'au jour où je découvris, les échéances électorales approchant, que nous allions entrer en campagne contre Royer.

À partir de ce moment les événements s'accéléraient. Il fallut préparer la campagne, organiser des réunions publiques, distribuer des tracts, coller des affiches et trouver les 41 futurs conseillers municipaux. La première réunion électorale, organisée dans une salle

de cinéma fut une réussite. Nous traitions de la dette de la ville, sujet très porteur, et le public était déjà acquis. Par la suite, plusieurs réunions se soldèrent par des bides retentissants, reflétant bien l'absence d'intérêt ou de disponibilité des électeurs.

Notre équipe s'était enrichie de personnes connues ou influentes comme P. Baleynaud, avocat ou M. Lenfant, gros commerçant de la rue Nationale. Le reste de la liste était plutôt hétéroclite, pour ne pas dire fantaisiste. Le soir où la liste devait être déposée en préfecture, il manquait encore un nom et nous dûmes réveiller une étudiante sympathisante pour la solliciter.

L'élection eut lieu le 13 mars 1977. Royer fut réélu maire, mais pour le GEM le résultat était tout à fait honorable avec 6 % des voix.

Il faut toujours tirer un enseignement positif d'une expérience vécue, même s'il s'agit d'un échec. Personnellement, je n'ai pas poursuivi l'aventure politique mais j'ai conservé depuis beaucoup d'intérêt pour la vie de ma cité, cellule de base de la société.

GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UNE ENTREPRISE

À partir de la forge familiale chinonaise, Gilbert Voyer avait créé en quelques décennies une des plus belles entreprises de constructions métalliques de France. Il avait su profiter de la boulimie de construction des trente glorieuses et l'entreprise se partageait, au sens propre du terme d'ailleurs, les gros chantiers avec la CFEM et Schwartz-Haumont, pour ne citer que les plus gros.

Lorsque je fus embauché en mai 1969, le groupe Voyer employait 1 850 personnes. Les ateliers de charpente étaient situés à La Riche et le département menuiseries métalliques, dont j'allais devenir le chef de bureau d'études, était à proximité, tout au bord du Cher. Le groupe possédait aussi une entreprise générale, une usine de profilage à froid et une unité spécialisée dans les gros ponts roulants.

Dans les années 60/70, on a construit beaucoup car non seulement la demande en équipements était importante mais les entreprises quittaient les quartiers d'affaires parisiens pour investir à La Défense. L'entreprise jouait gros aussi en investissant en Afrique alors que la Coface n'existait pas encore.

L'usine de menuiseries métalliques couvrait 10 000 m² et construisait 50 000 m² de façades par an, pour de nombreux immeubles de prestige pour lesquels il fallait innover, investir et franchir de nombreux tests de qualité.

La tour UAP (Ch 312) à la Défense sera un des plus gros chantiers avec 22 000 m de façades s'élevant à 156 mètres de hauteur. Les éléments devaient résister à des dépressions de 245 kg/m². En cours de montage, des désordres causés par la dilatation des tôles nous conduisirent à remplacer tous les panneaux d'habillage.

En revanche, la tour de la Cité de l'Air fut une belle réussite malgré la sévérité du cahier des charges. Cet immeuble, de plan ovoïde, devait résister aux secousses sismiques et aux incendies et malgré cela, présenter une façade réfléchissante parfaitement uniforme. Le projet était mis en concours et toutes les grosses entreprises étaient sur le coup. L'étude et la réalisation de ce chantier resteront toujours pour moi un sujet de fierté.

Le Conseil de l'Europe, à Strasbourg, présentait beaucoup moins de difficultés techniques. Cependant cette réalisation reste bien présente car elle est souvent filmée pour illustrer les actualités télévisées.

L'hôtel Massarrab à Taïf (Arabie saoudite), fut l'occasion de participer à un exploit : construire en plein désert un hôtel de grand luxe en huit mois, clefs en main, vaisselle et linge de maison compris. La mise au point des façades fut une période de surchauffe exceptionnelle, une course à la montre, au cours de laquelle mon épouse sera mise parfois à contribution pour faire la liaison avec l'agence située à Paris. Ce chantier, très risqué, mais très rémunérateur avec 100 % de marge, me permit de prendre la mesure des énormes gaspillages engendrés par les pétrodollars.

La responsabilité du bureau d'études ne me posa pas de problèmes particuliers, car je jouissais d'une certaine autorité pour mes compétences en matière de murs-rideaux. Je représentais l'entreprise au syndicat des constructeurs de façades, poste intéressant qui me mettait en contact avec les directeurs techniques des entreprises concurrentes.

Chaque nouveau chantier soulevait des problèmes techniques qu'il fallait résoudre impérativement, rapidement et au moindre coût. La conception des vitrages spéciaux, teintés ou réfléchissants, avec leurs problèmes de résistance aux chocs thermiques, la vérification des calculs de résistance et d'étanchéité nous conduisaient à réaliser des prototypes qui étaient testés au laboratoire de Saint-Rémy-les-Chevreuse. Le comportement au feu était examiné sur plan par un spécialiste du CSTB. Les ossatures et leurs fixations devaient être conçues pour résister au feu et les parements des allèges devaient s'opposer à la transmission du feu à l'étage supérieur. J'ai peut-être trop insisté sur ces détails techniques, mais il faut comprendre qu'ils étaient mon souci quotidien et que ma responsabilité a été engagée pour de nombreuses réalisations.

À partir de 1975, malgré la prospérité apparente de l'entreprise, plusieurs événements graves allaient la précipiter vers un démantèlement complet en 1980.

Il y eut l'introduction en Bourse, sur des fausses déclarations à la COB, qui valurent un séjour à la Santé pour le directeur général.

Il y eut aussi la tentative d'achat par un groupe anglais, dont les atermoiements paralysèrent l'entreprise.

Il y eut enfin un coup d'État en Afrique noire qui raya physiquement de la surface de la terre les membres d'un gouvernement pour lequel l'entreprise avait autofinancé une usine importante.

Pendant cette période, le marché de la charpente métallique chutait régulièrement. Les grands travaux (bureaux, facultés, centrales nucléaires) étaient terminés et la construction s'orientait beaucoup plus vers l'emploi du béton, même pour les immeubles tours.

L'entreprise, en proie à de gros problèmes de trésorerie, fut finalement lâchée par le pool bancaire qui était conduit par la BNP. Cet épisode a été raconté, à peine romancé car ce n'était pas nécessaire, dans le livre intitulé : « *Le vendredi des banquiers* ».

ARTISANS, GRANDES SURFACES ET FRANCHISEURS

L'épisode chartrain de ma vie professionnelle est assez compliqué car il correspond aux évolutions successives d'une grosse entreprise dont le récit serait d'un intérêt limité pour celui qui ne l'a pas réellement vécu.

En mai 1982, j'étais embauché par la société FACA, 59 rue du Maréchal Leclerc à Lucé, en qualité de chef de produit pour dépoussiérer, réactualiser et développer une gamme de produits destinés à l'industrie du bâtiment. La société FACA était très ancienne dans ce domaine d'activité. Elle commercialisait des profilés et des accessoires pour la fabrication de menuiseries en aluminium, de devantures de magasins et de cloisons. Les traitements de surface (anodisation et polissage) et la fabrication d'accessoires pour l'industrie automobile (profilés enjoliveurs) représentaient cependant la plus grosse partie de l'activité.

Une centaine d'entreprises artisanales du bâtiment utilisait les profilés en aluminium de la gamme FACA. Je devais donc les suivre pour être à l'écoute de leurs besoins et si possible les anticiper en créant de nouveaux produits. Cet aspect de mes responsabilités était difficile à maîtriser totalement mais très intéressant au plan des relations humaines. J'étais donc amené à rencontrer les clients lors de tournées à travers toute la France ou à l'occasion des salons dont Bâtimat où nous avions un stand important.

Je trouvais ces artisans pour la plupart assez sympathiques, pleins de dynamisme et même, quelquefois, satisfaits de nos produits. Cependant, pour la majorité, leur situation était loin d'être enviable. Artisans touche-à-tout, ils n'avaient pas reçu de formation spécifique pour le travail de l'aluminium et certains étaient incapables de comprendre un tarif ou de calculer la mise en barres d'une commande. Souvent, leurs ouvriers poseurs n'avaient aucune connaissance sur l'emploi des produits d'étanchéité, le calage des vitrages, les problèmes de corrosion et d'entretien.

Heureusement, il émergeait quelques entreprises performantes sur lesquelles je pouvais m'appuyer pour orienter la création de nouveaux produits. C'est après une analyse du marché de la véranda, chez un client de la région d'Orléans, que fut décidée l'étude d'une véranda originale dans sa conception et qui sera produite en plusieurs milliers d'exemplaires.

À cent lieues des artisans étaient les grandes surfaces de bricolage. Un concours de circonstances commerciales nous aura amenés à devenir leur fournisseur, situation intéressante à première vue mais difficile à vivre à l'usage.

La première étape passe par le référencement, c'est-à-dire l'autorisation de prospecter les chaînes du magasin dans toute la France. Ce référencement exige beaucoup de persévérance et d'humilité et un bon sens de la négociation des tarifs et conditions de vente.

La seconde étape consiste à être reçu par les chefs de rayons de chaque magasin. C'est aussi très éprouvant car ces petits chefs, très affairés et sachant tout sur tout, vous font comprendre que vous êtes tolérés dans un lieu où la longueur de gondole vaut de l'or.

La troisième étape, c'est le déroulement d'une commande, si commande il y a. Tout d'abord, le bon de commande prévu à cet effet n'a pas été utilisé par le vendeur du maga-

sin et parfois il faut examiner le cachet de la Poste pour en connaître l'origine. Seconde surprise, les cotes de la véranda sont incomplètes ou inexploitable. Il faut alors refaire un plan pour confirmation par le client qui s'impatiente déjà.

Quatrième étape, c'est le montage de la véranda. Le client n'était pas au lieu de livraison ou bien le colis étant trop lourd, il ne sera pas déchargé par le chauffeur. Quant à la qualité du montage réalisé par le client, il vaut mieux ne pas s'y attarder.

Et pourtant, en dépit de ces déboires, bien souvent prévisibles, les grandes surfaces tenteront continuellement de faire référencer des produits très sophistiqués inadaptés au marché du bricolage.

Les franchisés constituaient aussi un nombre important de clients, pas toujours faciles à suivre. Le principe de la franchise appliqué au bâtiment était à l'origine une bonne idée. C'est le créateur de France-Chauffage, un juif pied-noir, qui de retour en France eut cette idée, après avoir constaté le manque de dynamisme des chauffagistes. Sur le même principe, il créa les Structures Françaises, franchises en véranda.

Le service apporté aux adhérents était bien réel avec un soutien commercial, une enseigne nationale, des formations en gestion, du crédit pour les clients et surtout de fortes remises pour l'achat de l'aluminium, des vitrages et des autres accessoires. J'ai travaillé avec plaisir avec des entreprises dispersées dans toute la France pour la formation du personnel ou l'adaptation de nos produits.

La situation s'est dégradée avec la création du groupe SIAM dont le créateur se disait volontiers « hyper-spécialiste » du bâtiment. Le profil des franchisés de ce groupe était souvent le même : cadre licencié à 50 ans, disposant d'une grosse prime de licenciement, avec parfois un premier échec dans la vente de cuisines. Les futurs hyper-spécialistes du bâtiment, après avoir été soulagés d'une grosse cotisation, recevaient une formation de quelques jours, en général limitée à l'exploration du tarif, puis repartaient munis d'un énorme catalogue de produits. C'était le début d'une aventure bien hasardeuse car il leur fallait trouver un local, diffuser la publicité, trouver des poseurs compétents et décrocher des commandes. Il y avait beaucoup d'échecs et je ressentais un sentiment de pitié lorsqu'un nouveau groupe de futurs franchisés venait visiter notre usine à Lucé.

À propos de vérandas, lorsque vous en apercevrez une, regardez bien les embouts des chêneaux. S'ils comportent un évidement en forme de trou oblong à usage de trop-plein, il y a de grandes chances qu'elle soit de ma conception.

RECHERCHES BOTANIQUES EN EURE-ET-LOIR

En 1981, en arrivant à Chartres, j'avais déjà le virus de la botanique mais c'est seulement à partir de 1992, avec la création d'Eure-et-Loir Nature, que cette science prendra toute la place qu'elle occupe aujourd'hui. Mon intérêt pour les plantes remonte à mon séjour à Tours où je participais aux activités de la SEPANT/I. D'abord intrigué par ces scientifiques qui notaient fébrilement d'interminables listes de plantes, j'ai découvert ensuite l'existence et l'intérêt de la phytogéographie. Ce fut une révélation, la botanique se révélait alors être une science passionnante qui faisait appel à un domaine de connaissance très vaste : l'écologie, l'étude des êtres vivants dans leur habitat.

// Société d'étude et de protection de la nature en Touraine

Ma première part d'herbier (c'est ainsi que l'on appelle une planche d'herbier) remonte à septembre 1977. C'est une *Gentiane pneumonanthe* récoltée en forêt de Vierzon. Aujourd'hui, mon herbier est riche d'au moins 800 spécimens récoltés dans toute la France. Il constitue non seulement un recueil de souvenirs très précieux, mais aussi une collection de référence très utile pour vérifier les déterminations difficiles.

À mon arrivée à Chartres, j'ai d'abord participé, plus ou moins régulièrement, dans le cadre de la SAMNEL/2 à la réalisation des inventaires pour la délimitation des ZNIEFF/3, les zones naturelles à protéger. Mes connaissances en botanique étaient encore bien rudimentaires et la rédaction des fiches me prenait beaucoup de temps. Ce fut cependant l'occasion de faire de grands progrès car la botanique exige un effort de travail individuel important.

En 1992, j'étais du groupe des naturalistes qui décidèrent de créer l'association Eure-et-Loir Nature. Cette scission, très mal vécue par les dirigeants de la SAMNEL, était indispensable pour mener une politique efficace en matière de protection de l'environnement et l'avenir nous donnera raison. À partir de cette période, mes nouvelles responsabilités au sein de l'association et la dynamique générée par sa création, m'ont incité à parfaire mes connaissances en botanique. Je devais être capable d'animer les sorties de découverte de la nature et organiser la collecte des observations dans le but de réaliser un inventaire de la flore d'Eure-et-Loir. Pour cet inventaire, œuvre de longue haleine qui aboutira à la publication d'un livre en février 2000, je serai aidé et stimulé par Paul Bouin dont les connaissances et l'enthousiasme furent déterminants.

Une cartographie complète du département nécessitait de visiter 293 carrés de cinq kilomètres de côté, et ceci au moins trois fois, en fonction des époques de floraison des plantes. Bien sûr, cet objectif ne sera pas totalement réalisé mais il nous permettra de mettre en valeur la richesse et l'originalité de notre flore et de nous faire connaître pour mieux défendre l'environnement. Ces observations, réalisées de 1992 à 1998 pour l'essentiel, ont été méticuleusement notées sur des carnets avant d'être reportées sur des fiches et sur des cartes. Ces vieux carnets, noircis d'interminables listes de noms latins conservent bien des souvenirs.

Les pelouses caldcôles des coteaux crayeux d'Eure-et-Loir, avec leurs herbes sèches et leurs genévriers, forment des paysages insolites, presque méditerranéens, qui attirent tous les botanistes dès le retour du printemps. Il faut alors choisir un terrain bien exposé, s'installer à l'abri du vent et s'accorder quelques heures de calme absolu. Toutes les plantes sont là, à portée de la main, prêtes à révéler leur beauté et leurs étranges adaptations à l'aridité du milieu.

Les *Hélianthèmes* échappés des maquis méditerranéens, les tapis de *Germandrées* ou de *Thym serpolet* dont les feuilles étroites, cireuses et poilues, sont bien adaptées pour réduire l'évaporation, les *Muscaris* avec leurs toupets bleu améthyste, servant uniquement à attirer les insectes, les magnifiques *Anémones pulsatilles*, les *Orobanches améthystes*, dépourvus de chlorophylle, qui parasitent les *Panicauts*...

2/ Société des amis du musée et des naturalistes d'Eure-et-Loir

3/ Zones naturelles d'intérêt écologique floristique et faunistique

Une flore, une loupe, une presse à hercier... l'investissement est faible et le bagage léger... et pourtant, c'est le début d'un voyage extraordinaire, dans un domaine plein d'imprévu, chargé aussi d'histoire et de symboles, le domaine des botanistes.

Les chênaies-charmaies doivent être aussi visitées au printemps, juste avant que les feuilles des arbres ne soient développées. À cette époque, on assiste à une véritable explosion de floraisons, comme si les plantes pouvaient prévoir qu'un mois plus tard le sous-bois serait obscurci par les feuilles des arbres. Les Primevères, les Jacinthes et les Anémones sont abondantes, mais des espèces beaucoup plus rares comme la *Scille*, l'*Iso-pyre* et la *Corydale* étaient souvent le but de mes prospections dans ces milieux. La région de Châteaudun est particulièrement riche en chênaies-charmaies et c'est dans le bois de Saint-Martin que je fis un jour une curieuse rencontre : un jeune faon de chevreuil, âgé de quelques jours seulement, se tenait à mes pieds, roulé en boule et parfaitement immobile, comme naturalisé. J'avais bien entendu dire que cette attitude permettait aux jeunes de passer inaperçu des prédateurs, mais l'effet de surprise était là et l'animal me fixait avec ses grands yeux noirs en amande, sans bouger un cil. L'effet de surprise passé, une émotion très particulière s'empara de moi, un sentiment de gêne, mêlé de culpabilité... alors, très doucement, je reculai de quelques pas et effectuai un grand détour pour reprendre ma route.

Ma première publication, bien modeste, dans une revue scientifique remonte à mai 1997. Son origine mérite d'être racontée. Vers 1685, Louis XIV chargea Vauban d'établir un canal pour amener les eaux de l'Eure jusqu'au château de Versailles. Les travaux durèrent quatre ans et furent abandonnés à l'occasion de la guerre de la Ligue d'Alsace.

On peut observer encore de Pontgouin à Maintenon, d'importants vestiges qui ont bouleversé la physionomie de cette région en créant des marais ou des terrassements qui rompent la monotonie du paysage. Il est probable qu'en 1685, aucune association ne s'est constituée pour s'opposer à ces travaux pharaoniques et d'utilité contestable. Et c'est peut-être mieux ainsi, car ces travaux ont eu des conséquences bénéfiques pour la biodiversité. La prise d'eau de Boizard a créé un marais aujourd'hui protégé par arrêté de biotope, en raison de la présence de la *Renoncule grande douve*, espèce rare et protégée dans toute la France. Les terrasses, que l'on peut parcourir entre Berchères-Saint-Germain et Maintenon, ont été classées en ZNIEFF pour la richesse de leur végétation.

C'est dans le secteur de Maintenon, près de l'extrémité est des terrasses inachevées, qu'en septembre 1996, mon épouse s'arrêta intriguée par la présence d'une *Gentiane* inhabituelle. C'était la *Gentiane croisettes*, espèce très rare dans nos régions et encore inconnue en Eure-et-Loir. Cette découverte sera publiée dans le numéro un de la nouvelle revue « *Recherches naturalistes en Région Centre* ».

L'étude de la botanique demande beaucoup d'attention, de travail personnel. C'est peut-être cela qui rebute les débutants. Pour mon cas personnel, ces difficultés ont eu un effet stimulant : j'abordais le domaine des scientifiques, réalisant peut-être inconsciemment un rêve d'enfance.

Pour les débutants, la première difficulté réside dans l'utilisation des clés de détermination par lesquelles les auteurs vous invitent à choisir entre deux ou trois propositions. Il faut être très systématique, très précis et bien connaître le vocabulaire spécialisé pour

y cheminer avec succès.

Une autre difficulté est liée à l'évolution constante de la systématique⁴, car au fil des ans certaines plantes changent de genre, parfois de nom ou se trouvent reléguées au statut de sous-espèce. Ces modifications doivent faire le bonheur des éditeurs et des libraires qui distribuent les nombreuses flores encore en usage : Bonnier, Fournier, Coste, Flora europaea, Flore de Belgique... ainsi que les innombrables flores locales toutes aussi indispensables.

Le groupe des fougères est particulièrement représentatif de ces difficultés, à tel point que les flores anciennes sont devenues totalement obsolètes. Par exemple, pour réussir à mettre un nom sur un *Polystic* d'Eure-et-Loir, il faut d'abord estimer si les pinules sont pétiolées ou pétiolulées, puis observer si les frondes sont coriaces ou peu coriaces et détruites ou non en hiver... puis on vous précise que les hybrides sont fréquents !

Certains auraient été rapidement découragés. Je me suis accroché au problème des fougères et j'ai été récompensé par la découverte de ces ravins très frais du Perche ou du Dunois, où il fait si bon herboriser pendant la canicule d'été.

La prospection systématique des sites naturels du département m'a permis de découvrir des paysages étonnants, encore bien préservés, comme ces vallons secrets du Perche, bien défendus des citadins par des obstacles naturels dont le franchissement relève du parcours du combattant.

J'avais repéré depuis bien longtemps le petit vallon de la Mazure, au bord de la route de Combres, me promettant de l'explorer un jour. En 1997, me voilà pataugeant à travers un taillis tourbeux, puis franchissant une première clôture, un ruisseau, une magnifique prairie gorgée d'eau et fleurie de *Populages*, une dernière clôture, pour arriver enfin contre le talus du bief d'un moulin situé plus en aval. Sur le point de rebrousser chemin, je suis intrigué par une curieuse plante, une crucifère déjà déflourie, mais pourvue de curieux bourgeonnements disposés aux aisselles des feuilles.

Je venais de découvrir une importante station de *Cardamine à bulbilles*, espèce montagnarde encore inconnue en Région Centre. L'Eure-et-Loir *terra incognita* ? certainement pas. Mais cette anecdote nous démontre que le travail de terrain doit être poursuivi, qu'il reste indispensable et doit rester une activité prioritaire.

D'après Jean-Jacques Rousseau, la botanique serait une science « des plus aimables qui soient ». Je me permettrai d'ajouter, pour tenir compte d'expériences vécues : « et une source inépuisable d'incidents et de mésaventures ».

Il m'est arrivé plusieurs fois, par exemple, de me perdre dans des marais, ces milieux où les chablis et les fondrières interdisent la progression en ligne droite. C'est en passant et repassant devant la même cabane, dans les marais de la Voise, que j'ai réalisé que je tournais en rond depuis des heures, totalement désorienté.

Vous pouvez aussi être agressé par un animal qui défend son territoire ou ses petits, et dans ce cas ce ne sont pas les bêtes dites féroces qui sont le plus à craindre. En juillet 1996, près de Maintenon, j'ai dû me saisir d'un bâton pour éloigner un faisan vénéré qui s'obstinait à me sauter au visage.

4/ Science qui cherche à établir une classification de tous les êtres vivants.

Bien souvent, ce sont les rencontres avec des propriétaires forestiers qui vous gâchent le plaisir. Dans ce cas, il vaut mieux rebrousser chemin sans discuter car pour beaucoup de ces baronnets crottés, les écologistes sont des gens peu fréquentables.

J'ai été amené à rencontrer de nombreux agriculteurs ou éleveurs, et la plupart du temps, je les ai abordés franchement, en engageant la conversation. On peut rencontrer une franche hostilité, surtout chez les beaucerons qui ne veulent pas admettre le nouveau rôle que la société entend leur faire jouer. Heureusement, on peut aussi rencontrer des agriculteurs bien sensibilisés aux problèmes de la protection des milieux naturels. À Ouerre, à Néron et à Varize, ces agriculteurs nous ont aidés à organiser des chantiers de débroussaillage sur leurs pelouses.

Ces attitudes positives sont très importantes pour une protection durable de la nature et toutes les études scientifiques, les plus savantes soient-elles, resteront inutiles si elles ne débouchent pas sur des actions concrètes avec des acteurs ruraux convaincus.

Le mardi 15 février 2000, « *La Végétation d'Eure-et-Loir* » sortait des presses de l'imprimerie Durand, à Lucé.

C'est un modeste ouvrage de 164 pages, une synthèse de huit années de prospections et d'observations sur l'état de la nature en Eure-et-Loir. En fait, ce livre est plus qu'un atlas de botanique, c'est un livre de militant qui s'adresse aussi aux agriculteurs, forestiers, techniciens de l'environnement et même élus, qui par leurs activités ou leurs décisions, ont une influence importante sur la qualité de notre patrimoine naturel.

Espérons qu'il sera lu et suivi d'effets !

EURE-ET-LOIR/RÉGION

A VISAGE DÉCOUVERT

L'HOMME s'exprime avec modération. Avec retenue presque. Rien ne trahit de prime abord la force de ses convictions, si ce n'est la rigueur de son propos. Une formation d'ingénieur, ça laisse des traces.

Avant d'être le président d'Eure-et-Loir nature, François Perchet a été technicien dans le pétrole puis ingénieur dans le secteur de l'aluminium à usage du bâtiment. Il a aimé ce métier « plus que les forages pétroliers sous un climat saharien, et c'était dangereux », se souvient-il.

L'aluminium, par contre, ça été une passion, avec des chantiers qui ne peuvent que laisser des souvenirs : « J'ai participé à la construction de la Défense, de l'UNESCO, de la cité de l'Air... dans une entreprise de pointe. »

Un dépôt de bilan de son employeur a conduit François Perchet à Lucé au début des années quatre-vingts. Toujours dans l'aluminium.

Pour lui faire évoquer ces souvenirs, qui lui restent chers, il faut un peu pousser le président d'Eure-et-Loir nature. Même chose pour ses six ans de cours du soir au Conservatoire des arts et métiers, le CNAM, qui lui ont permis de passer de technicien à ingé-

François Perchet en cinq dates

1936. Naissance à Dijon.

1954. Rentrée dans la vie active comme ouvrier spécialisé.

1963. Début d'une carrière professionnelle dans l'aluminium.

1969. Obtention du diplôme d'ingénieur.

1982. Création d'Eure-et-Loir nature.



Texte et photo : Jacques FICHET.

François Perchet, défenseur raisonné de la nature

Quand l'environnement est en cause, le président d'Eure-et-Loir nature sait faire entendre un discours écologique raisonné.

nier. « Non, ça n'a pas été très dur. J'aimais vraiment mon métier, je travaillais sur ce qui m'intéressait », se défend-il, en reconnaissant néanmoins que « ça n'aurait pas été possible sans un environnement favorable. Mon épouse m'a soutenu »,

Si François Perchet n'hésite pas à monter au créneau quand il croit la cause juste, il rechigne à se mettre en avant. Aussi ne se livre-t-il que pour mieux parler d'Eure-et-Loir nature. « Une association qui se mêle du débat public est plus ou moins bien acceptée dans certains milieux. Mais maintenant, nous sommes régulièrement invités à des réunions à la préfecture », observe-il. Pour le président d'Eure-et-Loir nature, c'est là une vraie victoire : « Il y a vingt ans, une association comme la

nôtre menait des études sur la flore, sur la faune, point final. C'était une approche contemplative de la nature. Nous avons compris que pour défendre la nature, il fallait participer à la vie politique. » Eure-et-Loir nature le fait sans esprit de chapeau. « Nous œuvrons avec tous ceux qui veulent bien travailler avec nous », explique M. Perchet.

Et sa démarche n'est pas celle d'un militant, mais celle d'un scientifique. Il étudie, avec les membres de son association ; ils débattent pour affiner leurs positions, pour s'assurer d'y apporter le plus de rigueur possible.

Aujourd'hui Eure-et-Loir nature participe à beaucoup de commissions départementales : carrières, remembrement,

fonds de gestion de l'espace rural, Natura 2000, et d'autres.

Plutôt que de polémiquer, elle préfère participer. « Nous avons actuellement une action intéressante sur les élevages de porcs.

Plutôt que de nous opposer à 100 %, nous avons demandé la création d'un groupe d'étude qui va aboutir à une charte qui ne nous satisfait pas complètement. Mais nous allons rester dans le coup, pour faire évoluer le dossier. C'est un exemple d'action positive. »

Eure-et-Loir nature mène aussi une action de formation auprès des adultes, et des jeunes avec 150 sorties pour l'année avec des écoliers.

Quand il a commencé à étudier la botanique, il y a plus de vingt ans, c'était pour ses loisirs « par goût de la nature et pour avoir une activité de dérivation le week-end », explique François Perchet.

Il n'imaginait pas à l'époque qu'une telle inclination le conduirait à devenir un acteur écouté de la vie publique.

PETITE CHRONIQUE FAMILIALE

Le juif.

Nous allions parfois rendre visite à la famille de l'oncle Lucien, frère aîné de mon père, qui vivait à Athée où il avait poursuivi l'activité de mon grand-père, un café-tabac.

Je n'ai pas connu mon grand-père Félix, il est décédé en 1934, deux ans avant ma naissance. Sa profession principale était maréchal-ferrant, le café-tabac ainsi que la culture de trois journaux de terre dans la plaine de la Saône étaient des activités complémentaires.

La maison familiale d'Athée était un bâtiment avec un étage, sans aucun caractère. À l'extrémité ouest se trouvait un appentis totalement encombré par un invraisemblable matériel hétéroclite comme on en trouve habituellement à la campagne. À la lueur d'une petite fenêtre, entre les toiles d'araignées, on pouvait encore distinguer la masse sombre du soufflet de la forge du grand-père. À l'autre extrémité était l'ancienne salle de danse. Le plancher était totalement disloqué par l'humidité et sur l'un des murs, on pouvait encore voir une grande fresque, peinte par l'oncle Roger, qui représentait quelques célébrités du moment dansant le charleston. Le rez-de-chaussée de la maison était partagé entre une grande cuisine, mal éclairée et modestement équipée d'une pompe à eau sur l'évier et la salle de café. La salle de café était sombre et sur l'un des murs jaunis par des générations de fumeurs, on distinguait encore un paysage, une vue de la Saône, peinte par mon père bien avant la guerre. Le café était fréquenté par une poignée de petits paysans, plutôt rustres, qui jouaient au tarot. Certains soirs, à l'heure du dîner, toute la bande s'installait spontanément dans la cuisine pour poursuivre la conversation avec mon oncle et mon père, dans le patois du pays. Mon père y retrouvait peut-être ses racines, mais ma mère, isolée par cette barrière linguistique, n'appréciait pas du tout la situation.

Le devant de la maison était orné de deux arbustes dépérissants et le trottoir était entretenu par les volailles échappées du poulailler. De l'autre côté de la rue, le regard s'arrêtait sur les tas de fumier de la ferme voisine.

J'aurais pu me plaire dans ce décor simple et authentique si l'oncle et surtout la tante Louise avaient été seulement capables d'imaginer un instant qu'il faut accorder un minimum d'attention à un enfant pour qu'il occupe intelligemment son temps. Je me souviens encore parfaitement du morceau de papier kraft d'emballage, tout froissé, que l'on m'a donné, avec agacement, le jour où j'ai voulu dessiner. Une autre tentative malheureuse mérite d'être relatée.

À cette époque on trouvait encore dans les fonds de tiroirs de cuisine des vieilles monnaies de cuivre et parfois les lourdes pièces d'un décime du premier Empire, qui étaient conservées pour la tare des balances de cuisine. Me voici donc devenu numismate en herbe, interrogeant les membres de la famille et les habitués du café pour constituer une collection. En d'autres lieux, ce nouveau jeu aurait été interprété comme un désir de culture historique ou au moins une opportunité à orienter et peut-être à encourager. Mais hélas nous étions à Athée, en 1946, et la collection de monnaies ne vit jamais le jour. Elle me valut seulement quelques moqueries et le surnom de juif.

Chef, chai le meilleur !

Mon grand-père maternel, Laurent Bonnet, était originaire de Montbenoît (Doubs). Devenu orphelin dans des circonstances que j'ignore, il avait passé une partie de son enfance à l'orphelinat de Champagnole dans le Jura. Il fut mobilisé en 1914 et affecté dans un régiment d'artillerie lourde où il acquit des brevets de musicien et de brancardier ainsi que des galons de sous-officier. Après une carrière au Crédit Lyonnais de Dijon, il prit sa retraite vers 1938, pour s'installer à Bure-les-Templiers, village de Côte-d'Or, dont sa belle famille était originaire.

Laurent était un homme très droit, très dur, mais il savait plaisanter et s'accorder du temps pour ses petits enfants. Nous aimions beaucoup nos grands-parents de Bure, malgré leur sévérité que nous avons toujours bien acceptée. Le grand-père était parfaitement bien intégré au village. Il avait été conseiller municipal et jouait souvent le rôle d'écrivain public. Lorsqu'il rencontrait quelqu'un, il accompagnait toujours son salut d'une petite phrase amicale ou de circonstance.

Mes grands-parents étaient des catholiques convaincus, rigides et fervents. Ils appartenaient au tiers ordre de Saint-François où l'on faisait vœu de simplicité. Pivot de la paroisse de Bure, mon grand-père dirigeait la chorale (le chœur de chant). Bon musicien, il copiait, arrangeait les partitions et au besoin, composait des musiques originales. J'ai conservé soigneusement l'hymne à Saint-Julien, composé pour la fête paroissiale.

Pendant l'occupation, il aida efficacement la famille en effectuant des travaux de comptabilité ou en participant aux moissons, il élevait des lapins, plantait son tabac et cultivait un grand jardin. Ses pratiques maraîchères étant à l'opposé de celles de mon père, il nous fallait subir d'interminables discussions agronomiques, astronomiques et même canoniques, puisque certaines fêtes des saints devaient marquer les travaux de plantation ou de récolte.

Lorsque nous étions enfants, il nous emmenait parcourir la campagne, récolter de grands paniers de lactaires dans les bois de pins, ramasser des poires à cuire ou couper des rames pour les haricots. C'est au cours d'une de ces promenades, je me souviens parfaitement du forfait, qu'il me donna d'un air malicieux, après l'avoir lustrée sur la manche de sa veste une grosse pomme qu'il venait de chiper dans un verger.

Quelques histoires ou anecdotes, datant de la guerre de 14, trop souvent racontées par le grand-père, étaient devenues l'objet de plaisanteries familiales. Vous me pardonnez de ne pas les avoir notées, c'est peut-être mieux ainsi car l'humour se démode très vite d'une génération à l'autre. Il y avait l'inévitable et véridique histoire d'une soupe aux corbeaux servie aux officiers de l'état-major. Elle était habituellement suivie, toujours dans le domaine culinaire, de la célèbre citation d'un Auvergnat qui, voyant le maréchal des logis-chef Bonnet enlever les asticots du fromage s'était écrié indigné : chef, chai le meilleur !

Au pays des tués.

Les Maradan étaient des cousins éloignés (du côté du grand-père Bonnet), qui vivaient aux Jarrons, petit hameau perdu dans le Sauget, près de la frontière suisse. Ils habitaient un grand chalet à tué, car c'est ainsi que l'on appelle la grande cheminée de bois destinée à fumer les salaisons. Le chalet type est un bâtiment de plan carré dont le rez-de-chaussée est partagé entre les pièces d'habitation, le tué et l'étable. L'étage construit tout en bois est réservé au stockage du foin pour l'hiver. Le toit, qui descend presque jusqu'au sol est caractérisé par la présence des deux vantaux de fermeture de l'extrémité du tué.

Joseph, Louis et Marcelle, tous trois frères et sœur et célibataires, élevaient une douzaine de vaches (pour le comté), fumaient du lard et des saucisses de Morteau et cuisaient eux-mêmes leur pain, tous les quinze jours, dans leur propre four à pain. Comme dans tous les pays de montagne, ils avaient en hiver une activité complémentaire en travaillant le bois : objets tournés, skis, languettes de sapin pour les boîtes à fromage.

Notre premier voyage, avec mes frères Jean-Bernard et Alain, fut une aventure, nos premières vacances à la montagne (altitude 850 mètres !). Le hameau était admirablement bien situé à l'orée d'une forêt d'immenses épicéas et près des gorges du Doubs très encaissées à Remonot. Le chalet était surprenant, avec cette grande tour intérieure où étaient suspendues les victuailles toutes noires de suie. Une volute de fumée bleue sortait continuellement de la cuisinière chauffée au bois et s'échappait vers le haut où l'on pouvait apercevoir un carré de ciel bleu. La proximité de l'étable était tout aussi surprenante. Notre chambre n'en était séparée que par une simple cloison en sapin, si bien qu'en pleine nuit on pouvait entendre le tintement des clochettes ou brusquement, le choc sourd du coup de corne d'une vache réveillée peut-être par quelque cauchemar.

Nos cousins Maradan étaient assez frustes et ne passaient pas inaperçus lorsqu'ils se rendaient à la ville. Ils parlaient une langue enrichie d'expressions de terroir amusantes, avec des intonations chantantes qui seront l'objet de nos moqueries de Dijonnais pourtant fraîchement dégrossis. Nous les aimions bien pourtant car ils étaient très vivants, gais, enclins à s'étonner de peu, à s'intéresser à tout et à se réjouir des petits événements ordinaires qui meublent la vie à la campagne.

Mes souvenirs de ces vacances, ne sont pas des promenades en forêt. Ce sont des bêtises avec les gamins du village occupés à garder les vaches dans les communaux ou une participation aux travaux des champs pour les foin ou la fumure des prairies. Nous partions quelquefois en expédition à la frontière suisse, près des Gras, où Marcelle ressortait par l'arrière du magasin, le soutien-gorge gonflé de tabac et de chocolat suisse.

Louis est décédé le dernier en 1996 à l'âge de 87 ans. Sa grande gentillesse lui avait valu beaucoup d'amis, si bien qu'à ses obsèques l'église de Montbenoît était noire de monde.

Le hameau des Jarrons, avec ses huit chalets à tué n'a pas été défiguré par des équipements ou des constructions récentes et devant chaque étable, le grand tas de fumier est toujours là, comme un symbole de prospérité. Nous y retournerons peut-être, dans un des gîtes ruraux qui ont été aménagés mais sans les cousins Maradan nous aurons certainement l'impression d'habiter un écomusée.

La fabrique de Bure

Le dernier registre des délibérations du conseil de fabrique de l'église de Bure-les-Templiers a été conservé dans ma famille. Ce vieux cahier cartonné et soigneusement calligraphié avait été ouvert le dimanche 8 septembre 1872, lorsque l'abbé Lozier prit possession de la cure. L'abbé Lozier est l'auteur du grand tableau, une copie de maître, représentant les noces de Cana, que l'on peut voir dans l'église. À première vue, la lecture du registre présente peu d'intérêt. En général, le conseil se réunissait pour l'examen d'un budget d'environ 300 francs alimenté par le cens de bancs, les quêtes et les tronc de l'église. Ce registre est cependant intéressant à parcourir car il témoigne de l'engagement permanent de nos parents dans la vie paroissiale.

Le 8 septembre 1872, Antoine Fèbvre, maire de Bure, est secrétaire du conseil de fabrique (c'est le grand-père de ma grand-mère Cécile Voinchet).

Le 7 décembre 1884, on inaugure un nouveau maître-autel, ainsi qu'un autel dédié au Sacré-Cœur. Le registre précise que le maître-autel a été sculpté par Hippolyte Voinchet, gendre du maire, et que l'autel du Sacré-Cœur et sa statue sont dus à la générosité du sculpteur.

Le 10 mars 1906, le percepteur procède à l'inventaire des biens de l'église, en application de la loi du 9 décembre 1905. Le registre signale qu'il y a eu quelques protestations et que les membres du conseil refusèrent de coopérer.

À partir de cette date, le registre reste muet jusqu'en 1922 où se constitue un conseil paroissial qui ne durera que deux ans.

En 1926 nous assistons à un sursaut de dévotion dans lequel ma grand-mère Cécile Bonnet et sa fille Suzanne, prendront une part active.

Extrait du registre en date du 15 septembre 1926 :

La vie paroissiale a depuis longtemps perdu de sa vitalité. Mais en 1925, elle se réveille grâce à la création du groupe « Les Étoiles de Bure », déclaré en 1925. Ce groupe, qui a pris pour devise : La gaieté dans le devoir, a pour but : l'entretien de l'église. Il est rattaché à la fédération « Les plus vaillantes », qui englobe tout le département de la Côte-d'Or.

À partir de cette date, commence une fébrile activité, limitée cependant à l'offrande d'objets de culte. La liste est impressionnante, je l'ai relevée uniquement pour ce qui concerne les offrandes de notre famille :

- Une lampe de Saint-Sacrement, une étole, une bourse de bénédiction, un carillon à quatre timbres, une soutanelle noire, un missel des défunts, un signet de missel.
- Un tapis de maître-autel, la restauration du tabernacle, un pale brodé.
- Un linge pour le crucifix, un tapis de passage pour le maître-autel.
- Redorure de la lampe de la chapelle de la Vierge.
- Un porte-missel à l'occasion des noces d'argent Bonnet-Voinchet.
- Réparation du gros missel d'autel.
- Une corbeille pour le pain bénit.
- Un corporal brodé.

- Une nappe pour la table de communion, une soutanelle noire.
- Un voile huméral, une étole de baptême et une de bénédiction, quatre bouquets de fleurs artificielles, ré-encadrement des canons d'autel, un berger et un roi pour la crèche.
- Deux rois-mages pour la crèche, deux étoiles, réparation de l'Enfant-Jésus, quatre surplis pour les enfants de chœur.
- 1941 - Deux colonnes pour les candélabres du maître-autel et N.D. de Lourdes.

Cet inventaire est affligeant car il témoigne d'une religion infantile, totalement déconnectée du reste de la communauté rurale, qui durera encore jusque dans les années soixante, après le décès de mes grands-parents. Nous étions de tous les offices : messes, chapelets, chemins de croix, mois de Marie et même neuvaines pour faire tomber la pluie ! Ma grand-mère avait son banc réservé à l'église. Elle jetait l'anathème contre l'école laïque et prédisait les flammes de l'enfer pour l'ancienne directrice d'école retraitée à Bure.

Les croquants.

Avec le recul des années, j'ai du mal à imaginer comment mon père, avec son modeste traitement de fonctionnaire et en période de guerre, a pu faire face et élever correctement sept enfants. En fait, il a bénéficié de l'admirable énergie et du sens de l'organisation de son épouse et ils ont formé un couple très uni, doué d'un grand sens du devoir.

Sa carrière professionnelle était bien compromise lorsqu'il quitta l'école à treize ans, après le certificat d'études, pour travailler dans les champs avec son frère Lucien. Heureusement, il fut aidé par un professeur du collège d'Auxonne qui le prépara pour réussir le concours d'entrée dans l'administration des Contributions indirectes.

Je sais qu'il a beaucoup travaillé, en particulier avec des heures supplémentaires de nuit, à l'époque où l'on contrôlait les recettes des cinémas en fin de séance. Il se déplaçait dans les entreprises pour le contrôle du chiffre d'affaires et on pouvait le voir très tard le soir, penché sur son petit bureau à colonnettes torsadées, recompter d'immenses colonnes de chiffres, la gauloise mais collée aux lèvres. En fin de journée, il n'avait plus le temps de s'intéresser à nos études, il ne le fera pratiquement jamais, car il devait encore s'occuper du jardin potager, ressemeler nos chaussures ou nous tondre les cheveux.

Germain avait de nombreux talents artistiques qui ne furent jamais cultivés par manque de loisirs ou aussi d'émulation. Il avait été bon musicien, jouant de la clarinette ou du violon, avec son jeune frère Roger, au temps de la splendeur de la salle de danse d'Athée. Par périodes, il installait son chevalet dans la nature pour peindre des paysages, vues de Bure ou d'Athée, dans une gamme de verts qui manquait d'originalité. Mon père était aussi un rêveur, voire un utopiste quand il poursuivait la mise au point d'une de ses inventions qui devaient assurer la fortune de la famille.

Il gardait un esprit très critique envers les parents, voisins, artistes à la mode et hommes politiques et à l'occasion, il les remettait en place par une citation, un jeu de mots ou un trait d'humour dont il avait le secret. Un jour, à l'occasion d'un repas familial

qui nous réunissait tous, alors que la conversation bruyante et désordonnée portait sur nos réussites professionnelles et autres projets d'avenir, mon père prit la parole et, en ancêtre sentencieux déclara :

« Quand on est né croquant, on restera croquant »

Les faits lui donnèrent partiellement raison, nous étions bien nés croquants. En 1980, lorsque nous avons reconstitué la généalogie familiale, nous n'avons pas trouvé d'ancêtres glorieux, mais une belle lignée de croquants :

Pierre Perchet,	1673-1733	manouvrier à Mirebeau
Pierre Perchet,	1721-1767	droguetier à Mirebeau
Léonard Perchet	1761-1838	tuilier à Athée
François Perchet	1812- ?	manouvrier à Athée
François Perchet	1838-1905	maréchal-ferrant à Athée
Félix Perchet	1864-1934	maréchal-ferrant à Athée

Cette histoire de croquants doit dépasser le stade de la simple anecdote plaisante. Sommes-nous restés des croquants, descendants de ces pauvres paysans sous-alimentés, qui devaient travailler la plus grande partie de leur temps pour acheter le mauvais pain qui formait la base presque exclusive de leur alimentation ?

À notre époque, où le budget alimentation pèse si peu, où l'on a accès à presque toutes les informations, où le temps de loisir dépasse le temps de travail, où chacun peut même accéder au pouvoir politique, il serait temps d'examiner l'usage que nous faisons de toutes ces possibilités, inespérées encore au début du siècle.

Personnellement, je pense que si l'on se comporte en simple consommateur de produits et de services, sans aucune ouverture et participation utile pour une cause d'intérêt publique, politique, sociale, caritative ou écologiste, les futures générations penseront avec juste raison que nous sommes bien restés des croquants.

François Perchet